

L'AVILAISE ET LE MAILLANAIS

MARIE-ANTOINETTE BOYER



Solo Dios basta.
Sainte Thérèse de Jésus.

Sian emé Diéu.
Frédéric Mistral.

BIBLIOUTECO D'ISTORI LITERARI E DE CRITICO
Bibliothèque d'Histoire Littéraire et de Critique

1972

PREAMBULE

Au théâtre antique d'Orange — lou Cièri — on jouait, un soir, une tragédie dont j'ai oublié le nom, mais je me souviens des quatre ou cinq trompettes, qui venaient sonner de leurs instruments, au début de chaque acte et, à chaque fois, le bon public s'écriait, moqueur:

— Li vaqui mai! Les voilà encore!

Ainsi, sans doute, certains diront que je rabâche, à me voir parler de nouveau de Mistral, jugeant que c'est se rétrécir l'esprit que de se limiter toujours au même sujet, si grand soit-il. Sully-André Peyre est, à coup sûr, d'un autre avis, lui qui a trouvé ce beau titre: Mistral sans fin.

Quand, une fois, on a pénétré dans les jardins de Maillane, il y a là une abondance de fleurs si merveilleuses, que l'on est ébloui de leurs couleurs, enivré de leurs parfums. Nous voudrions tout sentir, tout connaître. Hélas! il faut se résigner à n'avoir jamais qu'une vue partielle de tant de magnificence.

Dans les œuvres du Maître, en effet, sont réunis, comme en un bouquet, — chez Mistral tout est harmonie — plusieurs plans, plusieurs thèmes, plusieurs fleurs: récits d'amour, hymne à la terre — mère, histoire et tradition, contes et légendes, vie des hommes et de toute la création sous le regard de Dieu, les réalités les plus humbles et les plus hautes, et tant d'enseignements. L'ensemble, c'est-à-dire le bouquet, est lié d'un beau ruban moiré: la langue, le rythme d'une langue poétique, dans le charme de laquelle les phrases, les symboles, les mots mêmes, prennent à leur tour plus d'un sens. Jeu sublime pour laisser toujours place au mystère, au secret.

— De quoi est fait le génie? disait Barrès. Comment l'Esprit se révèle-t-il dans les hommes et dans la nature? C'est toute ma demande. Et le savant aussi veut savoir cela, car il n'y a qu'une seule recherche. Des esprits mieux doués que je ne suis reconnaissent Dieu, l'Esprit créateur, dans toutes les parties de l'univers, mais sans disputer avec eux et en acceptant qu'ils m'accusent d'inertie spirituelle, je dois dire que je ne sens cette haute présence animatrice que dans les grands individus d'où rayonnent la beauté et la bonté, et pour l'approcher par les sentiers les plus paisibles dans son ardente activité j'étudie la Vie de Pasteur, le Journal de Delacroix, la Vie de Sainte Thérèse, toutes les biographies de ceux qui composent parmi nous la délégation divine (1).

Or, de mon dernier livre, l'on a bien voulu louer le chapitre intitulé Le Pater, dans lequel j'avais suivi sainte Thérèse pour étudier sous l'angle religieux l'œuvre de Mistral.

(1) Maurice Barrès, préface aux Commentaires de Sainte Thérèse sur le Cantique des cantiques.

Il y avait là, il est vrai, un accord étonnant entre l'Avilaise et le Maillanais. Ainsi ai-je été amenée à rechercher les ressemblances a priori insoupçonnables et pourtant

éclatantes entre ces deux grands destins, si différents l'un de l'autre, cependant, sur des points essentiels.

Le domaine surnaturel de la sainte nous demeure un monde inconnu, au seuil duquel mon indignité s'arrête. J'ai cru, toutefois, pouvoir prendre dans sa personnalité de femme quelques traits, quelques fleurs splendides, dont le rapprochement avec celles des jardins de Maillane jettera peut-être un reflet nouveau sur la figure du poète national de la Provence.

— Lorsque nous voyons une excellente image, a écrit sainte Thérèse, lui refusons-nous notre estime, parce que nous savons qu'elle est l'œuvre d'un méchant homme? (2) Si, malgré mon insuffisance, je réussissais à rendre une image fidèle du poète et de la sainte, on me pardonnerait donc d'avoir osé cette comparaison.

Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas étudier plutôt une autre des facettes irradiantes du génie de Mistral? — Au déclin de ma vie, il me plaît de l'écouter surtout quand il me montre le Ciel.

(2) Sainte Thérèse, *Château*, VI, 9.

I

DEUX ENFANTS DE LUMIERE

Thérèse naquit le 28 mars 1515, à Avila, d'un gentilhomme de la Vieille Castille, don Alonso Sanchez de Cepeda, et de Béatrice de Ahumada. Le nom qu'elle reçut au baptême signifie, dit-on, un feu ou un prodige, et le poète Ausone a rapporté que les païens donnaient ce nom à Bellone pour exprimer sa force (3).

Trois siècles plus tard, venait au monde, le 8 septembre 1830, au mas du Juge près de Maillane en Provence, le fils de maître François Mistral et de Marguerite Adélaïde Poulinet.

On le baptisa Frédéric Jean. Comme l'a noté Pierre Dévoluy, il ne signera de ce deuxième prénom que les deux pièces publiées dans *Lou Roumavàgi deis Troubaires*, sans doute parce que l'une d'elles contient l'invocation:

— O monseigneur saint Jean, saint Jean l'ami de Dieu, patron des moissonneurs, père des pauvres gens, dans votre paradis souvenez-vous de moi!

*O mounsegne sant Jan, sant Jan l'ami de Diéu,
Patroun di meissounié, paire de la pauriho,
Dins vaste Paradis souvenès-vous de iéu!*

(3) De Villefore, *Vie de Sainte Thérèse*.

Ce n'est qu'un détail, mais peut-être y a-t-il dans ce fait une indication pour les amateurs de psychanalyse: la sainte et le poète sont tous deux enfants d'un second lit. De sa première épouse, Alonso de Cepeda avait eu trois enfants, François Mistral, aussi. Mais, tandis que le petit Frédéric est le fils unique de Delaïde Poulinet, Thérèse est la troisième des neuf enfants de Béatrice de Ahumada.

A côté de cette première coïncidence, remarquons une première différence: Thérèse qui a vu le jour au début du printemps, est morte à l'automne, à soixante-sept ans et demi, alors que Mistral, né à la fin de l'été, a fermé les yeux dans sa quatre-vingt-quatrième année, aux premiers soleils de la *primavèro*. Cela pour les amateurs d'horoscopes.

Quant à moi, je retiendrai seulement que tous deux ne sont pas des enfants des ténèbres, l'une étant née avec l'aurore et l'autre en l'après-midi d'un beau jour, comme il convenait à ces lumineux génies.

L'Avila des Chevaliers élevait ses lourdes murailles au sommet d'un rocher gris.

— Avila n'a que des pierres et des saints, dit le proverbe.

De cette forteresse aux quatre-vingts tours, au pied de laquelle serpente le rio Adaja, la vue s'étend sur la vaste campagne aride et nue, jusqu'à l'horizon barré par les croupes des Sierras de Malagon et d'Avila, et, au Midi, de la sombre Sierra de Gredos, se découpant dans la lumière.

Maillane aux beaux platanes, aux fiers cyprès, n'est pas sur une hauteur, mais dans la plaine, que ceignent la Montagnette grise et la chaîne des Alpilles, et la lumière provençale est aussi pure que le ciel castillan.

C'est devant ces paysages aux lignes nues, balayés souvent par le vent de la Sierra ou le vent du Rhône, sous le grand soleil, que s'éveillèrent la petite Thérèse et le petit Frédéric. Si les couleurs varient suivant la course des heures, ici comme là pas de brumes, rien de vague ni d'indécis, point de mystère, si ce n'est celui de cette limpidité de l'air et de la lumière, Les deux enfants en recevront une même marque: de ces paysages leur vient leur amour du réel, du vrai, du défini, des pensées claires, des mots précis. Voilà la leçon de leurs terres.

Et dans la contemplation du firmament, durant les belles nuits sereines, n'ont-ils pas trouvé tous deux le même guide?

Thérèse écrira:

*Puisque aux cieux leur étoile
Etincelle déjà,
Suivons aussi les Rois.*

Et Mistral:

*Heureux celui qui croit!
Des Baux, droit vers Palmyre,
Nous avons pris pour repère
L'Etoile des Trois Rois.*

Voilà la leçon de leurs cieux.

A l'époque où naquit Thérèse, à l'exemple de leur reine Isabelle, les Castellans menaient une vie frugale et austère. Et, parlant de son père, Thérèse nous dit:

— Mon père était un homme de beaucoup de charité envers les pauvres, de beaucoup de compassion envers les malades et aussi envers les serviteurs, et jamais il ne put se résoudre à tenir des esclaves, parce qu'il en avait grand pitié (4).

Quoiqu'il parut dans le monde et dans les compagnies autant que les affaires et la bienséance l'y obligeaient, il aimait naturellement la solitude et la lecture et consacrait la meilleure partie de son temps à la retraite et à la prière (5).

Entre le grand seigneur castillan et le patriarche de Maillane, il y a des écarts d'époques et de conditions, mais tous deux sont des hommes libres. L'engagé volontaire des guerres d'Espagne était, nous dit son fils, un beau et grand vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul. Il avait une foi profonde. Toujours sa table était ouverte, et sa main et sa bourse, à tout pauvre venant (6).

Thérèse et Frédéric ont donc reçu de leurs seigneurs pères le même exemple de vertu, de piété et de charité.

(4) Sainte Thérèse, *Vie*, I.

(5) De Villefore, *Vie de sainte Thérèse*.

(6) F. Mistral, *Mémoires*, II.

(7) Sainte Thérèse, *Vie*, VII.

Il y a pourtant une différence entre le castillan et le provençal. Thérèse nous conte la mort de son père:

— Après avoir reçu l'extrême onction, il nous donna des conseils admirables et nous dit de bien prendre garde que tout passe, que se *acaba todo* (7).

Et nous lisons dans les *Mémoires*:

— Lorsqu'il reçut les derniers sacrements avec la candeur, la foi, la bonne foi des âmes simples, et que, toute la famille, nous pleurions autour du lit:

— Mes enfants, nous dit-il, allons! moi je m'en vais... et à Dieu je rends grâce pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon labeur, qui a été béni.

Ensuite il m'appela et me dit:

— Frédéric, quel temps fait-il?

— Il pleut, mon père, répondis-je.

— Eh bien! s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles.

Et il rendit son âme à Dieu (8).

(8) F. Mistral, *Mémoires*, XV.

Ainsi, tandis que le fier hidalgo s'en allait, détaché déjà de tous les biens de ce monde, le patriarche du mas du Juge, une dernière fois, remerciait le Seigneur de ses bienfaits pour la terre qu'il avait tant aimée.

L'influence de leurs mères sur les deux enfants fut importante aussi. Béatrice de Ahumada était très belle, d'une vive intelligence, douce, pieuse et simple. Elle inspira à Thérèse une dévotion fervente à la Sainte Vierge.

Parfois, de sa voix éteinte, elle racontait à sa petite fille des histoires tirées des romans de Chevalerie, dont la lecture lui faisait oublier sa langueur.

A sa mort Thérèse avait douze ans.

Elle retourna souvent par la suite dans la chambre vide chercher le souvenir du doux visage aimé. Mais elle y trouva aussi les beaux livres que sa mère lisait, et ces romans exaltèrent cette imagination enfantine, suscitant des désirs d'héroïques exploits.

Cette part du rêve, le petit Frédéric la reçut également de sa mère belle, qui le berça des chansons et contes de Provence et lui apprit le nom de Mireille.

Ainsi, que ce soit pour Thérèse: *Amadis, le berger Darinel, la reine Pintiquiniestre* ou *le beau Ténébreux*, ou pour Frédéric: *la Porcheronne, le Mousse de Marseille, Jean de l'Ours* ou *L'Oiseau blanc*, l'imagination s'éveille chez les deux enfants à la découverte du merveilleux; ils en garderont l'éblouissement, qui restera comme une fleur, une blanche fleur d'amandier, dans la majesté de leur œuvre.

Cette douce influence maternelle explique chez Thérèse, avec le don littéraire, ce qu'il y eut d'indulgent, de facile et de charmant dans son caractère, comme dans ses écrits (9). N'en peut-on dire autant pour Mistral?

(9) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

En leur jeune temps, nos deux héros ont fait chacun leur coup de tête. Dans un moment de nostalgie, le Maillanais abandonna son pensionnat d'Avignon et prit le chemin de la Chartreuse de Valbonne, pour aller s'y sanctifier et prier Dieu, exalté par une description de la vie contemplative et silencieuse des moines, qu'il avait lue dans le *Magasin des Familles*. De son côté, Thérèse, accompagnée de son frère Rodrigue, quitta le palais paternel, dans le dessein de passer chez les Mores s'offrir au martyre;

mais ils furent ramenés par un de leurs oncles, qui les rencontra sur le pont, à la porte de l'Adaja.

Entre ces deux escapades, il y a des différences. L'âge d'abord: Frédéric avait alors quatorze ans et, à sa fugue déjà réfléchie, c'est lui-même qui mit fin pour un motif sentimental, l'amour de sa mère.

La petite castillane a tout juste l'âge de raison. Elle ne connaît pas encore les histoires de Chevalerie, qui l'exalteront quelques années plus tard; mais les lectures permises, la vie des saints, suffisent à provoquer son jeune enthousiasme. Enthousiasme mélangé d'ailleurs de raison pratique, car elle veut, comme les martyrs, conquérir le bonheur éternel par la route la plus courte.

Raison pratique aussi, qui lui fait mettre son frère dans son entreprise, devinant que seule elle ne pourrait la mener à bien.

Ils partent donc tous deux pour se faire martyriser chez les Mores. Et ce rêve de gloire prend fin par la rencontre inopinée de don Francisco de Cepeda, qui, la ramenant brusquement au réel, lui fait comprendre pour la première fois qu'il n'est pas si facile d'accomplir un exploit.

Le premier acte volontaire des deux enfants eut ainsi pour but, proche ou lointain, le Paradis.

On dira: Mistral, enfermé loin des siens dans sa pension avignonnaise, fut poussé à cette aventure par son désir de liberté, bien plus que par l'amour du bon Dieu. Alors, sur ce dernier point, tous deux se rejoignent; Thérèse n'a-t-elle pas écrit:

— Comme je voyais les martyres que les saints souffraient pour Dieu, il me semblait qu'ils achetaient à bien bon marché d'aller jouir de lui, et le désir me venait d'un mort si belle. Ce n'était pas l'amour de Dieu qui faisait ainsi palpiter mon cœur, mais je voulais me voir à bref délai en possession des grands biens que je lisais y avoir au ciel, pour toujours, *para siempre, siempre* (10)!

(10) Sainte Thérèse, *Vie, I*.



II

A CONTRE-COURANT

J'écris ces lignes par un bel après-midi d'été, à l'ombre des pins. Devant moi, le vent du soleil fait onduler le feuillage d'argent des oliviers; les cigales chantent, inlassables, les parfums de la garrigue m'enveloppent, tout invite à jouir de la douceur du jour. Mais ma pensée ne peut se détacher des deux êtres exceptionnels dont la beauté me hante.

Un visage ineffablement limpide, la peau fine, ce teint mat et doré des pays du soleil, dans lequel brûlaient deux yeux noirs, tantôt étrangement sérieux et profonds, tantôt s'irradiant lorsque le rire, un rire communicatif, découvrait ses dents éclatantes, et toute cette merveilleuse beauté (11) qui lui attire la sympathie de tous, dont, naïve, elle s'étonne: — Je ne sais comment on m'aime tant (12)!

(11) Abbé R. Hoornaert, *Sainte Thérèse écrivain*.

(12) Sainte Thérèse, lettre à son frère Lorenzo, 30-12-1561.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, susceptible des plus belles connaissances, un génie propre aux grands desseins, l'âme noble et supérieure aux événements; un jugement solide et incapable de se laisser prévenir ou de se fier témérairement à ses lumières, un cœur fidèle, généreux, sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir; une humeur égale et flexible, tout plaisait en elle, la conversation, les manières la politesse, la modestie, la droiture; et toutes ces qualités assaisonnées des grâces extérieures de sa personne, faisaient le plus agréable assortiment du monde et rendaient son commerce délicieux (13).

Sur l'autre côté du diptyque:

— Un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance... Physionomie simple, modeste et douce... La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers comme aux rois la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait, on sentait dans sa mâle beauté le fils de race de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi (14).

Dans ses yeux de jeune homme resplendissaient déjà les sept rayons de l'Etoile (15).

(13) De Villefore, *Vie de sainte Thérèse*.

(4) Lamartine, *40e Entretien*.

(15) Joseph Roumanille.

Que vont-ils devenir ces deux êtres à qui la vie prodigue ses sourires, devant qui s'ouvrent tous les rêves?

La jolie castillane, si passionnée pour les romans de Chevalerie, avait pris un goût très vif pour la parure et se plaisait en la compagnie de cousins et cousines de son âge.

Je sais bien qu'elle avait horreur du mal.

— Pour tout ce qui est vertu, dira-t-elle, il ne faut pas sortir d'Avila.

Elevée dans un idéal religieux quasi militaire, sa piété devait la détourner du péché.

Si même cette piété s'était amoindrie au point de ne plus être une sauvegarde, la religion de l'honneur l'aurait encore retenue dans la voie droite. Cependant, la sagesse la plus grande n'est-elle pas déjà en danger lorsqu'une jeune fille sourit à l'image que lui renvoie son miroir?

Lui aussi, le jeune Provençal, va subir l'assaut de bien des tentations. Résistera-t-il à l'idéologie révolutionnaire qui enflamme ses dix-huit ans; résistera-t-il à la séduction de Paris, où sont consacrées les gloires littéraires, où sombrent, hélas! tant d'espoirs; résistera-t-il surtout au plaisir d'aimer les belles filles, nombreuses comme les fleurs, de son ardent pays?

Il a été élevé dans un milieu aux saines traditions et, plus puissant que tout, le vivant exemple de son père est là. Mais il est libre, jeune et beau, et par surcroît poète.

L'austère Alonso de Cepeda, inquiet au sujet de Thérèse, prit prétexte du mariage de sa fille aînée Marie, pour mettre la cadette en pension chez les Augustines d'Avila.

La jeune fille eut d'abord une crise de désolation: elle se crut une grande pécheresse, puisque son père jugeait nécessaire de l'enfermer au couvent de Notre-Dame de Grâce.

Son confesseur la rassura, et une religieuse chargée des novices, Marie Briceno, qui se prit d'affection pour elle, lui rendit le désir des choses éternelles (16).

(16) Sainte Thérèse, *Vie, III*.

Bientôt l'idée de prendre le voile pénètre en elle et la tourmente. Elle résiste, elle ne veut pas quitter ceux qu'elle aime. Si elle s'y résolvait, elle choisirait un ordre moins sévère que celui des Augustines; elle entrerait, par exemple, au couvent de l'Incarnation, plus facile, plus ouvert, où elle retrouverait une amie de son âge, Jeanne Suarez. Elle ne sait pas ce qu'elle veut, elle lutte désespérément et tombe gravement malade.

Quand elle fut guérie, elle ne retourna plus chez les Augustines, mais prit la direction de la maison paternelle. La vie s'ouvrait devant elle avec toutes les jouissances qu'elle peut offrir, et c'est le renoncement qu'elle choisit. Si la vocation est un appel de Dieu, il n'y eut jamais de vocation plus impérieuse, ni plus cruelle que celle-là (17).

Alors, malgré le veto de son père, un jour elle s'échappe et se fait accompagner par son frère Antoine jusqu'à l'Incarnation. Cette fois-ci, elle a réalisé son exploit, elle a pris le chemin du bonheur qui doit durer toujours, toujours.

(17) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

Dans les pages si savoureuses de ses Mémoires, Mistral nous raconte ses écoles buissonnières de Maillane et de Saint-Michel de Frigolet, dont il garda un souvenir de bonheur. Puis ce fut les années d'internat en Avignon, couronnées par le voyage à Nîmes pour passer son baccalauréat.

Rentré au mas, il y reste un an. Son père l'envoie ensuite à Aix faire son Droit.

A son retour, le patriarche lui dit:

— C'est à toi de choisir la voie qui te convient, je te laisse libre.

Alors, nous dit Mistral, le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution: premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie (18).

Ce sera sa vocation à lui, l'immense et magnifique et victorieuse tâche qu'il poursuivra durant plus de soixante années et dont nous n'apercevons qu'à peine le bienfait. Il en ramènera à Dieu toute la gloire.

Ainsi, en la fleur de leur âge, la sainte et le poète ont décidé de leurs vies, fait leur choix, accepté leur sacrifice. Tous deux se sont voués à la mission pour laquelle ils étaient prédestinés.

Sans doute, Mistral prit-il sa décision dans l'enthousiasme:

— J'entamai, gloire à Dieu! le premier chant de Mireille!

Thérèse, au contraire, est entrée au couvent comme on marche au supplice.

— J'éprouvais, écrira-t-elle, comme les douleurs de l'agonie. L'amour de Dieu n'étant pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se réveillait plus tendre que jamais... Mais dès que j'eus revêtu l'habit, un bonheur si pur vint inonder mon âme, que

rien n'a jamais pu l'altérer jusqu'à ce jour; Dieu changea une sécheresse cruelle en un tendre amour pour lui (19).

Pour tous deux, j'ai employé le mot de mission. En effet, si Dieu choisit un être pour transmettre un message, rien ne l'oblige à choisir un saint. Lorsque Barrès, dans la phrase citée plus haut, parle de ceux qui composent parmi nous la délégation divine, il ne s'agit pas uniquement de saints. Mistral, d'ailleurs, n'a-t-il pas dit lui-même:

— *Le génie, fils du Ciel, l'Engèni, fiéu dóu Cèu* (20)?

Je prendrai un exemple au domaine de la mer: pour servir d'indices, la nuit, au navigateur, la côte est semée de jalons lumineux. Les phares de première grandeur, ce sont les saints; les autres feux représentent les êtres extraordinaires qui, sans atteindre à la qualité éminente des premiers, possèdent comme eux, cependant, le don de guider les humains pour les garder des écueils, en faisant signal.

(18) F. Mistral, *Mémoires*, XI.

(19) Sainte Thérèse, *Vie*, IV.

(20) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, Au poète Th. Gautier.

A ces derniers, de tous temps, on a donné le nom de sages ou de mages, parce qu'ils savent voir, connaître, pénétrer, prédire même, ce qui est inconnu au commun des mortels. Il est donc juste de laisser à Mistral le beau nom de mage, que lui-même a souhaité comme dernière gloire.

On entend souvent dire: Il faut vivre avec son siècle, on ne remonte pas le courant. Sempiternelles balivernes, dont on berne le pauvre monde. Par bonheur, au temps marqué par la Providence, surgit un héros qui, nageant à contre-courant, *nadant contro souberno*, renverse le cours des choses et remet tout d'aplomb.

La sainte et le mage sont des phares aux feux sans éclipse, dont la lumière toujours plus grande nous montre la voie, la voie qui monte.

Thérèse est venue à une époque des plus troublées de l'histoire. C'était la guerre entre François Ier et Charles-Quint, dont l'empire enserrait la France de toutes parts. Plus encore, une guerre inexpiable était déclarée au catholicisme. L'Islam et le protestantisme menaçaient de l'encercler et d'achever sa déroute (21). L'incendie allumé par Luther en Allemagne embrasait l'Europe dans des guerres de religion, les plus sanguinaires de toutes.

L'Espagne se défend contre les idées nouvelles par les bûchers de l'Inquisition. Don Juan est vainqueur des Turcs à Lépante, le duc d'Albe conquiert le Portugal, Cortez et Pizarre créent des royaumes en Amérique. Mais l'immense empire sur lequel le soleil ne se couchait pas a atteint son apogée; l'invincible Armada s'engloutit dans les flots et, dix ans plus tard, l'austère Philippe II va mourir dans son monastère de l'Escorial.

(21) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

Ce grand XVI^e siècle espagnol ne garde plus pour nous que quatre rayons de gloire: Ignace de Loyola, Jean de la Croix, le Gréco et Thérèse de Jésus. Au début du XVII^e, paraîtra le chef-d'œuvre de Cervantès *El ingenioso Hidalgo don Quixote la Mancha*.

Comment ne pas être frappés que justement au siècle de la Réforme soit venue la grande réformatrice? Bien plus que par les armées de Charles-Quint et de Philippe II,

le catholicisme fut, en partie, sauvé et régénéré par l'action silencieuse et providentielle de Thérèse d'Avila (22).

Sa réforme à elle a consisté à aimer Dieu dans l'obéissance et l'humilité. Ce que l'empereur de toutes les Espagnes n'a reconnu qu'à la fin de ses jours, en s'enfermant au cloître de Yuste, la grande leçon:

— *Todo es nada, solo Dios basta!* Tout est néant, Dieu seul suffit!, cette pauvre carmélite va l'enseigner par sa vie et ses œuvres, magnifiquement.

Le Maître de Maillane est venu, lui, en une période plus calme, en apparence. La Révolution et les guerres de l'Empire sont déjà passées. Cependant, le XIXe Siècle verra s'opérer de grands bouleversements: le règne de la machine, en arrachant l'homme à sa terre, crée une classe sociale nouvelle, le prolétariat; l'abandon successif de toutes les traditions ethniques résulte de l'enseignement jacobin (23); au nom de la science on prétend éteindre les étoiles du ciel; l'école sans Dieu enlève l'espérance en une vie meilleure; bref, c'est un siècle encorné par le Diable, *un siècle que lou Diau trafuro* (24), et le temps des guerres d'enfer est proche.

Pourtant ce même siècle aura vu les apparitions de la Sainte Vierge à la Salette et à Lourdes, et, à Lisieux, l'autre carmélite, Thérèse de l'Enfant Jésus, répandre les roses de son sacrifice. C'est aussi le siècle de Mistral.

(22) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

(23) Pierre Dévoluy, *Mistral ou la rédemption d'une langue*.

(24) F. Mistral, *Poème du Rhône, chant X*.



III

VIE, BON SENS ET JOIE

Vouloir comparer le poète provençal, assoiffé d'indépendance, qui a écrit du cloître d'un couvent:

*En ce lieu, plus de chansons,
Mais sans cesse le missel;
Plus de voix joyeuse et nette,
Mais universel silence;
Rien que des saintes-nitouches
Ou des vieilles à trois dents* (25),

à la grande mystique espagnole du XVIe, quelle idée singulière! Ils sont si différents: différents de sexe, d'origine, d'éducation, de culture, de genre de vie.

Oui, je sais cela; néanmoins, je n'ai pas renoncé.

Les femmes me comprendront, qui ont pu avoir à un doigt une émeraude, à un autre une aigue-marine: deux couleurs, une même substance. Si deux pierres, si loin l'une de

l'autre d'apparence, peuvent être de nature identique, pourquoi ces deux génies, malgré tout ce qui semble les séparer, n'auraient-ils pas des points communs?

(25) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, La Comtesse.

A qui m'objecterait: Vous aurez beau faire, sainte Thérèse et Mistral ne se ressemblent pas plus que le jour et la nuit, je répondrais, avec le Maillanais:

— Et pourtant la nuit elle-même brille.

E pamens

La niue tambèn clarejo (26).

J'aime lire la vie des saints. Même si j'étais païenne, cette lecture me passionnerait. En vérité, y a-t-il plus beau roman? Que cherchons-nous dans un livre? Le récit d'aventures extraordinaires, l'étude d'un cas psychologique, les mouvements d'une volonté assez puissante, assez enthousiaste, pour accomplir, à travers mille embûches, des actes surhumains, bref l'histoire d'une vie qui nous emporte sur les ailes du rêve, loin des platitudes, des égoïsmes et des laideurs. C'est cela que l'on trouve dans la vie des saints.

— On le trouve peut-être aussi dans la vie des héros?

— Certes! et c'est une raison de plus pour tenter un rapprochement entre la sainte et le mage.

Quel est donc le secret de ces êtres sublimes?

— Ah! qu'il est simple!

— Le génie est une longue patience, dit le proverbe. Mistral répète:

Rappelons-nous que la patience

Est le pilier de la sagesse

Et, malgré tout, nous fleurissons,

Quand nous nous armons de patience (27).

(26) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, La Belle d'Août.

(27) F. Mistral, *Les Olivades*, Voyons venir.

Et sainte Thérèse confirme:

— Ne croyez pas que des âmes, qui ne savent pas se vaincre en de petites choses, auraient eu le courage de suivre Jésus-Christ jusqu'au Calvaire. C'est en exerçant d'abord sa patience en de légères peines, que l'on parvient, par degrés, à sortir victorieux des grandes épreuves (28).

Dans son missel, elle avait glissé cette sentence:

— La patience obtient tout.

Le fruit de cette patience, c'est l'œuvre. La sainte répétait sans cesse:

— *Obras, que no palabras.* Des œuvres, non des paroles.

Elle enseignait à ses religieuses:

— Ne pensons pas que tout soit fait en pleurant beaucoup. Allons! la main à l'œuvre et travaillons (29)!

L'action procédait chez elle de sa vie intérieure.

Marthe et Marie cheminent côte à côte. Sans que cela paraisse, c'est la contemplation qui soutient l'action, et quand les œuvres ont cette racine, elles sont des fleurs admirables et délicieusement odorantes. Elles ont pour tige l'amour de Dieu (30).

Cette pauvre femme, infirme et sans cesse brûlée de fièvres, qui pendant quarante ans n'avait point passé de jour sans endurer quelque douleur, entreprit des choses presque impossibles, disant, humble et confiante:

— Dieu demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne se fient nullement à elles-mêmes (31).

Combien différente paraît la vie du poète, qui s'écoule doucement, confinée dans son Maillane. Et pourtant! Il aura beau dire:

— Ce qui a fait que mon œuvre est durable, c'est que, par la vertu de sainte Estelle, elle est venue en bonne lune, c'est-à-dire à son heure (32). Il lui a fallu, cependant, une volonté farouche pour se mettre au travail dans sa petite chambre du mas du Juge. Il lui a fallu une sagesse peu commune, après le triomphe parisien de *Mireille*, pour revenir à Maillane, reprendre sa vie retirée de labeur acharné, d'où sortiront tant de chefs-d'œuvre et le *Trésor*, qui représente à lui seul un travail de bénédictin. Il lui a fallu enfin une rare énergie pour créer et conduire le Félibrige contre vents et marées. Toute sa longue vie montre la même patiente et indomptable décision.

(28) Sainte Thérèse, *Chemin*, XXVII.

(29) Sainte Thérèse, *Château*, VI, 6.

(30) Sainte Thérèse, *Cantique*, VII.

(31) Sainte Thérèse, *Vie XIII*.

(32) F. Mistral, lettre à P. Dévoluy, 1895.

Mistral possédait une intelligence calme et lumineuse, un génie intense, inépuisable, renaissant de lui-même, et pour diriger cette harmonie, une volonté méthodique et tenace (33). On a parlé de sa sérénité olympienne. On a cité de lui mille traits de tranquille bonhomie.

Comme le lion d'Arles, il était bounias et brave, parce qu'il connaissait sa force (34).

Deux pièces des *Olivades*, "Bref de sagesse " et "Voyons venir", restent l'éclatant témoignage de ce bon sens, dont il a su se servir comme d'une arme irrésistible pour la défense de la langue.

En voici un exemple entre cent:

... Et l'on s'évertue à chasser de ces jeunes cervelles les éléments de compréhension et de sociabilité qui s'y étaient naturellement amassés. C'est de la folie. C'est comme si l'on s'amusait à vider un œuf pour remplacer par des matières chimiques le contenu fécond que la nature y a déposé. Eh! messieurs, couvez l'œuf; voilà tout ce qu'on vous demande, et qu'il en sorte un aiglon, un pinson ou un oison, ce n'est pas votre affaire, mais celle du bon Dieu; l'essentiel c'est qu'il en sorte un oiseau vigoureux et qui ait des ailes (34).

(33) François Dezeuze, *Le Feu*, mai 1930.

(34) F. Mistral, *préface aux Lectures et versions provençales — françaises* du Frère Savinian.

Or, chose curieuse, l'on retrouve chez la grande mystique cette intelligence positive, ce sens de la mesure, cette sagesse de jugement, ce merveilleux bon sens mêlé à une douce ironie. Elle a dit d'elle-même:

— Quand j'étais jeune on m'a dit que j'étais jolie, et je l'ai cru; plus tard on m'a trouvé de l'intelligence, je l'ai cru encore: on me dit aujourd'hui que je suis une sainte, cette fois je ne me fais plus d'illusion (35).

A Salamanque, une nuit de Toussaint 1570, où, malade, elle couchait sur de la paille, dans une pièce du couvent qu'elle allait fonder, la religieuse qui était avec elle et que la peur empêchait de dormir, lui dit:

— Je pense, ma Mère, à ce que vous deviendriez ici seule, si je venais à mourir.

— Ma sœur, lui répondit Thérèse, si cela arrive, je verrai ce que j'aurai à faire; pour le moment, laissez-moi dormir (36).

Le même bon sens éclate dans toute son œuvre et contribue à lui donner un attrait puissant.

— Je ne dis pas non plus qu'il ne doit jamais y avoir de tentations; j'estime, au contraire, qu'elles sont quelquefois une grâce du Seigneur et font faire à l'âme de grands progrès. Nous ne pouvons prétendre être des anges ici-bas, puisque ce n'est pas notre nature (37).

Un jour que la sainte commentait pour ses religieuses le Cantique des cantiques, arrivée à la phrase: — Qu'il me donne un baiser de sa bouche, elle s'écrie tout d'abord:

— O mon Seigneur et mon Dieu! un misérable ver de terre peut donc adresser à son Créateur ces paroles! Puis, elle a ce trait fulgurant:

— Grand Dieu! qu'est-ce qui nous étonne? Le Saint-Sacrement n'est-il pas plus étonnant encore? Ne communions-nous pas (38)?

(35) Yepès, *Vida, virtudes y milagros de la b. Virgen T. de J.*

(36) Sainte Thérèse, *Fondations, XIX.*

(37) Sainte Thérèse, *Cantique, II.*

(38) Sainte Thérèse, *Cantique, I.*

— Ce qui frappe en sainte Thérèse, c'est sa vigoureuse intelligence, une intelligence éprise du concret, qui s'attache uniquement à ce qui vit (39). Cette nonne séraphique, qui a le privilège de communiquer avec un monde invisible, ne ferme cependant pas les yeux aux terrestres réalités; elle est même attentive à noter la poésie qui s'en dégage. Un beau paysage la transporte; elle y attache tant d'importance qu'elle acquiert de préférence, pour une fondation, la maison jouissant d'une belle vue et du voisinage d'une rivière. Car ce qui me servait également, dit-elle, pour l'oraison, et me profitait, c'était de voir la campagne, ou bien des eaux, des fleurs. En ces choses, je retrouvais le souvenir du Créateur: je veux dire qu'elles m'éveillaient, m'absorbaient, me servaient de livre (40).

Et l'on pense au vers du *Belvédère*:

— Celui qui sait lire dans le livre rayonnant,

*Car aquéu que saup legi
Dins lou libre que dardaio (41).*

Dans ses conseils pour la méditation, elle écrit encore:

— Comme il existe plus d'une demeure dans le ciel, il y a aussi pour y arriver plus d'un chemin. Enfin il est des âmes qui ont le cœur si tendre qu'elles se fatigueraient

beaucoup de penser toujours à la passion; elles trouvent leurs délices et leur avancement à contempler la puissance et la grandeur de Dieu dans les créatures, l'amour qu'il a eu pour nous et qui est sensible en toutes choses. C'est là une admirable manière de procéder, pourvu qu'on en revienne souvent à la source féconde de tous les biens, je veux dire à la vie et à la passion de N.S. Jésus-Christ (42).

(39) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

(40) Sainte Thérèse, *Vie, IX*.

(41) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, Le Belvédère.

(42) Sainte Thérèse, *Vie, XIII*.

Elle a toujours écrit avec toute la simplicité et l'exactitude possible (43). Elle voit avec intensité, elle dit ce qu'elle voit avec simplicité, elle ne se perd pas dans les abstractions, mais garde toujours un pied dans la réalité concrète. Elle aime d'ailleurs la précision, déteste les mots vagues et appelle les choses par leur nom. Cette limpidité de l'idée, qui se reflète dans le style, n'exclut pas une malicieuse bonhomie. Certains de ses récits doivent être placés parmi les meilleures pages de la littérature classique d'Espagne et, quand nous n'aurions conservé d'elle que cet incomparable livre des *Fondations*, il suffirait à assurer sa gloire littéraire (44).

Écoutons maintenant Dévoluy parler du poète:

— Il faut voir la mesure, le bon sens, la connaissance précise des choses qu'il met partout. C'est ce qui apparaît d'abord chez Mistral: cette richesse, cette exactitude dans le détail qui n'appartient qu'aux très rares poètes directs de la lignée d'Homère et qui va frapper d'étonnement Lamartine. Elle met tout de suite un abîme entre ce poète imprévu de Maillane et tous ceux de son siècle: elle le montre aux antipodes du romantisme qui florit alors.

Déjà dans ces quatre premières années de l'*Armana*, se distinguent les principales leçons de Mistral — ce que ses disciples appelleront plus tard sa *doctrine* — doctrine qui n'a jamais rien de didactique, d'abstrait, de compassé, mais qui sort des choses vivantes et directes, dorée comme elles de soleil, caressée de brise comme elles et qui va imprégner *Mireille* de son parfum, nouveau en France (45).

Mistral aimait à dire:

— Emparons-nous de ce qui vit, de ce qui est palpable, attachons-nous à l'une des pages du grand livre éternel (46).

Et dans la *Coupe*:

(43) Sainte Thérèse, *Vie, XI*.

(44) Abbé R. Hoornaert. *Sainte Thérèse écrivain*.

(45) Pierre Dévoluy, *Mistral ou la rédemption d'une langue*.

(46) Princesse A. Bibesco, *Mistral*.

*Verse-nous la poésie
Pour chanter tout ce qui vit.*

Aussi étonnant que cela puisse paraître, on a fait à la grande mystique un reproche de localisation trop précise:

— Pour elle, la naissance du Christ arriva, non dans la Bethléem juive, mais en quelque fruste étable perdue dans les replis de la grande sierre, finement ourlée de ses premiers flocons de neige. Pour elle, l'étoile extraordinaire qui se leva à minuit dans les cieux de Judée répand son rayonnement mystique sur les déserts givrés de Castille (47).

Par l'influx de l'Etoile, c'est Mistral qui, sans le vouloir, va défendre la sainte. Il écrit de Saboly:

— Jamais personne n'a peint ainsi le caractère vif, jovial et rude des Provençaux; et véritablement, si Notre — Seigneur, au lieu de naître à Bethléem, fût né aux Baux, impossible que la scène ait été différente. Quiconque prendrait ici mes paroles comme un blâme, aurait tort. Si un peintre illustre de Venise a, dans son tableau des noces de Cana, vêtu en Vénitiens les convives, personne cependant ne considère cela comme une faute (48).

(47) Gabriela Cunninghame Graham, *Santa Teresa*.

(48) F. Mistral, *préface aux Noëls de Nicolas Saboly* (v. à la fin du vol., note I).

La vie de la sainte carmélite ne fut pas exempte de tribulations. Elle avait déjà fondé onze monastères, lorsqu'elle reçut défense d'en créer d'autres, avec commandement exprès de se retirer dans l'un d'eux et de n'en plus sortir. Or, les fausses accusations dont elle était l'objet, au lieu de lui causer la moindre peine, l'inondèrent d'une joie très vive.

— La principale cause de cette allégresse extraordinaire fut, je crois, dit-elle, la pensée où j'étais que, puisque les créatures me payaient de la sorte, mon Créateur devrait être content de moi. Car je suis profondément convaincue de cette vérité que c'est se tromper étrangement que de chercher son bonheur dans les choses de la terre et dans les louanges des hommes; ils sont aujourd'hui d'un sentiment, demain d'un autre; ce qui leur plaît le matin, leur déplaît le soir. Il n'y a d'immuable que vous, ô mon Dieu (49).

Thérèse se soumit en toute obéissance et pendant quatre ans il n'y eût plus de nouvelles fondations. — D'autres persécutions avaient déjà éclaté contre nous, mais elles étaient loin d'être aussi violentes. Dans ces dernières, notre réforme fut sur le point de périr. On vit alors, d'un côté, combien la sainteté de ses commencements causait de dépit au démon, et de l'autre, qu'elle était l'œuvre de Notre Seigneur puisqu'il la sauva de la tempête (50).

Et plus loin, elle ne peut s'empêcher d'ajouter:

— Cette persécution ainsi énoncée en quelques mots vous paraîtra légère; mais, en réalité, elle fut pour nous la source de longues et cruelles souffrances (51).

Le poète ne fut guère mieux partagé. — Tant que Mistral a vécu, j'ai pu constater, avec un étonnement que le temps aguerrissait peu à peu, l'existence d'une foule de jaloux et d'envieux, jusque dans les milieux les plus inattendus, *qu'à-n-un fourniguié d'envejous e de jalous prusissié sa puro glòri* (51).

Plus d'une fois le Maître l'a reconnu:

— On a beau vivre dans la retraite, cacher sa vie et taire ses chants, il y a toujours des gens qu'on gêne sans le vouloir (52).

— C'est ainsi, la bête humaine est une des plus méchantes de la Création. Il faut accepter la chose telle qu'elle, faire son œuvre et son chemin quand même et regarder *l'estello* (53).

Cela prouve qu'il n'est pas si facile que l'on croit d'être sincère, d'être patriote dévoué et désintéressé, et de consacrer sa vie à une grande chose. Je deviendrais victime de ma cause que cela ne m'étonnerait pas. A la suite de cette éruption violente, ne reçois-je pas des lettres de menaces? Eh bien, quoi qu'il arrive, je m'écrierai, comme ma Reine Jeanne:

*Dins un lagas enfin de sang e de lagremo
Se ma planeto fèro un jour dèu cabussa,
Au traçan de belu qu'en terro vau leissa,
Au-mens recouneiran qu'ère proun generouso
Pèr èstre ta grand rèino, o Prouvèncò courouso! (54)*

Un jour, d'ailleurs, un pauvre homme vint se jeter, tout en pleurs, aux pieds de Mistral, lui demandant pardon d'avoir voulu l'assassiner.

(49) Sainte Thérèse, *Fondations*, XXVII.

(50) Sainte Thérèse, *Fondations*, XXVIII.

(51) Denis-Valvérane, *Lou Maianen*.

(52) F. Mistral, *Rev. Langues Romanes*, 1er trim. 1879.

(53) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1891.

(54) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1888.

Et cependant Mistral riait.

— Il aima toujours le rire, le privilège humain que le soleil accorde si libéralement aux races méditerranéennes. Il l'aimait simple et naturel. Il le respectait.

Peu d'hommes ont eu, comme lui, un besoin de hanter les plus hautes cimes et de respirer l'air le plus pur. Ce fut sa noblesse et sa supériorité. Mais si le fils des Mistral sait qu'il doit être le chantre de sa race et de sa patrie lumineuse, et veut l'être, en effet, le petit Frédéric de Délaïde ne peut cesser d'être le provençal rieur, chanteur, amusé, que les complaints et les légendes ont ensorcelé dès le berceau. Toute sa vie, il s'amusera, avec une joie d'enfant, à recueillir ces "Proses d'almanach" comme il les appelle, et à les parer de toutes les grâces de son génie, pour qu'elles traversent les siècles à venir (55).

Par un bonheur providentiel, il possédait la santé physique aussi bien que la santé morale. Son œuvre est un cri d'enthousiasme et d'espérance, l'allégresse d'une fleur qui rit au soleil (56).

On se ferait, d'autre part, une idée bien fautive de la sainte en lui appliquant les paroles de Nerte, le jour de sa prise d'habit:

*Triste amante du Crucifix,
Dans les ombres du cloître
Je vais m'enfouir jusqu'à la mort:
Ah! plaignez mon sort, malheureuse!*

Que cela ressemble peu à cette sœur de saint François, qui composait des poésies, les chantait et dansait en s'accompagnant du tambourin et des castagnettes, et aimait à rire comme une folle. — Tout cela, disait-elle, est nécessaire pour rendre la vie supportable. Vous devez, mes filles, faire en sorte d'être gaies avec vos sœurs (57).

— C'est une des saintes les plus souriantes, les plus joyeuses qu'on ait vues (58). Elle considère la mélancolie comme l'origine de la misère du monde. — Il en est si rempli, que je ne m'étonne pas d'y trouver aujourd'hui tant d'imperfections (59). Mais s'il lui paraît une triste comédie, elle reste dans la joie, même en ses plus terribles épreuves. Or c'est une grandeur de cacher la douleur avec de la gaieté (60).

- (55) François Dezeuze, *Le Feu*, mai 1930.
 (56) F. Mistral, *préface au Curé de Ménerbes*, de M. Sol.
 (57) Sainte Thérèse, *Chemin*, VIII.
 (58) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.
 (59) Sainte Thérèse, *Château*, VI, I.
 (60) Max Jacob, *Le terrain Bouchaballe*, II.

Elle garda, jusque dans la mort sur son grabat d'Albe, le sourire, qui plane encore sur ses écrits. Comme *la rieuse des Olivades*, cette vierge pure eût pu dire:

*C'est en riant qu'on meurt chez nous,
 Etant de race d'innocents.*

Elle quitta ce monde le 4 octobre 1582, par une coïncidence merveilleuse, jour de la fête de saint François d'Assise, et, autre coïncidence mémorable, le lendemain ne fut pas le 5, mais le 15, par suite de la réforme grégorienne du calendrier.

La veille, après avoir reçu le saint viatique, elle répétait ce verset du psaume *Miserere mei, Deus*:

— Le sacrifice que Dieu désire, c'est une âme pénétrée de douleur; vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié.

Or, dernière et double coïncidence, c'est justement ce psaume que le jeune Frédéric, à quinze ans, avait traduit en provençal, dans l'église des Carmes d'Avignon:

*Mai l'ouferto que Diéu amo
 Es un cor endoulenti,
 E jamai rebuto uno amo
 Dins un umble repentí (61).*

- (61) F. Mistral, *Armana* 1857, *Miserere mei, Deus*.

Les premiers vers provençaux du poète, la suprême prière de la sainte! Pareille rencontre, vraiment, est un hasard béni.



IV

L'IDIOME LE PLUS PUR

J'aborde maintenant une ressemblance d'autant plus étonnante qu'elle est inattendue: sainte Thérèse et Mistral devant leurs langues. Pour Mistral, je suivrai Pierre Dévoluy;

pour sainte Thérèse, l'abbé Rodolphe Hoornaert, dans son grand livre *Sainte Thérèse écrivain*, que je ne ferai que résumer, ou même transcrire; grâce lui en soit rendue.

Le castillan était parlé dans tout l'empire de Charles Quint, mais jusqu'au XV^e siècle, la seule langue savante en Espagne était le latin. Si certains écrivains se risquaient à employer *el habla vulgar*, pour le faire accepter ils le truffaient de mots érudits, l'habillaient à la latine ou à l'italienne, au point de le rendre méconnaissable.

De son côté, la langue provençale qui était autrefois la langue de l'Europe, avait subi une éclipse presque totale après la guerre contre les Albigeois; six siècles plus tard, ayant cédé de plus en plus la Place au français, elle n'était guère parlée que par les Paysans, et lorsqu'elle était écrite, c'était affublée de gallicismes.

Le castillan et le provençal, à trois cents ans d'intervalle, et pour des raisons différentes, en étaient donc à peu près au même point: ce dernier n'existait plus comme langue littéraire, et le premier pas encore.

En Espagne, à la fin du XV^e siècle, l'art populaire des *Romanceros* et des *Cancioneros* attira soudain l'attention des savants. Celle-ci se porta naturellement sur l'instrument de cet art: le parler populaire. Humanistes et philologues se mirent à penser que le castillan lui aussi pouvait être une langue susceptible d'être enseignée. L'un rédige un dictionnaire et une grammaire, l'autre réunit en un recueil les innombrables proverbes dont l'idiome parlé est farci.

Néanmoins, chez les érudits comme chez les écrivains, persiste le préjugé que, si le castillan veut se hausser à la dignité de langue littéraire, il doit s'ajuster au latin; on encombre le lexique de mots nouveaux, radicaux grecs, latins ou italiens, affublés de désinences castillanes; on en écarte systématiquement d'autres comme plébéiens et grossiers.

En 1533, Juan de Valdès formule courageusement le grand principe de l'usage, mais on continue à croire le parler vulgaire inapte à exprimer des pensées élevées et scientifiques. Les écrivains qui l'emploient en de semblables matières s'en excusent. Il suffit qu'un livre soit écrit en castillan pour ne plus jouir d'aucune estime.

Malon de Chaide éprouve encore, en 1588, le besoin de se défendre d'employer le vulgaire, et réfute longuement l'objection qu'en cette langue peu noble on peut tout au plus écrire des historiettes pour les bonnes femmes ou des contes de vieilles fileuses, et que les sujets sacrés réclament plus de respect.

On voit les concordances. En Provence, en effet, malgré les études romanes des Lacurne de Sainte Palaye et des Raynouard, les nombreux dictionnaires, celui d'Honorat surtout, malgré les études historiques d'Augustin Thierry et de Fauriel, malgré la mode romantique des patois, des contes, légendes et chansons populaires, Gelu peut s'écrier: — L'idiome provençal se meurt.

Ceux qui écrivent encore en langue d'Oc ne connaissent que le petit nombre de mots nécessaires à la vie locale de leur terroir; s'ils veulent exprimer autre chose, ils ont recours aux mots français, qu'ils provençalisent, truffant leurs écrits des plus affligeants barbarismes.

Et non seulement ils connaissent incomplètement leur langue, mais ils n'ont pas confiance en elle, ils la croient moribonde, tout près de disparaître. La langue distinguée, celle que les messieurs parlent dans la rue, que les curés emploient en chaire, que les anges déclament dans les pastorales, est le français. Le provençal n'est plus que la langue des *pâtres et gens de mas*, il subit un complexe d'infériorité, pour ne

pas dire une mort lente. Ceux qui l'écrivent encore estiment qu'il doit être banni de tous les genres qui exigent de la force et de l'élévation.
Et Mistral peut s'écrier:

*Nous trouvâmes dans les bergeries
Couverte de haillons
La langue provençale (62).*

(62) F. Mistral, *Li Prouvençalo*, Bonjour en tóuti.

C'est donc dans des conditions à peu près identiques que parurent sainte Thérèse et Mistral, pour faire ou refaire de leur habla vulgar un Vulgaire illustre.

Sainte Thérèse n'écrivit pas en latin; d'ailleurs elle ne le savait pas. Elle parlait la langue de Castille, et ce fut aussi dans l'idiome patrial qu'elle écrivit. Elle n'eut d'autre norme que l'usage. Aussi éloignée des tournures latines que des italianismes, elle aimait par dessus tout la simplicité.

Son vocabulaire est celui de tout le monde. Elle s'évertue à exprimer les doctrines les plus élevées, la mystique la plus rare, avec les mots du langage ordinaire. Aux formes savantes qu'elle ne peut éviter, elle donnera un vêtement populaire, elle emploie toujours la forme pure. La plupart de ses mots ont été cueillis sur les lèvres du peuple; elle ne dédaigne pas au besoin le mot cru, le langage familier, l'expression forte qui sent le terroir. On ne peut mieux caractériser le vocabulaire thérésien qu'en disant qu'il est sobre, expressif et juste.

A son tour, qu'a fait Mistral? Par esprit d'imitation, et par un préjugé bourgeois qui, malheureusement, descend toujours davantage, l'on s'était accoutumé à délaissier comme grossiers les mots les plus grenus du parler provençal. Par suite, les poètes précurseurs des Félibres, même ceux en renom, employaient communément, sans aucun sens critique, les formes corrompues, bâtardes, du patois francisé qui court les rues. Ayant donc, Roumanille et moi, considéré qu'à tant faire que d'écrire nos vers dans le langage du peuple, il fallait mettre en lumière, il fallait faire valoir l'énergie, la franchise, la richesse d'expression qui le caractérisent, nous convînmes d'écrire la langue purement et telle qu'on la parle dans les milieux affranchis des influences extérieures (63).

(63) F. Mistral, *Mémoires*, VII.

Comme l'écrivait Gaston Paris, Mistral a restauré les formes provençales quand il les trouvait encore vivantes et, de crainte qu'elles ne meurent, il les a recueillies dans son *Trésor*.

L'orthographe du castillan n'était pas fixée. Les érudits, dirigés davantage par le raisonnement que par l'ouïe, ornaient les mots de lettres superflues, destinées à éclairer leur étymologie. Les écrivains populaires, par contre, se basaient sur la prononciation et écrivaient leur langue telle qu'ils l'entendaient. Valdès, pour satisfaire les uns et les autres, préconisait d'employer tour à tour les deux systèmes.

Thérèse adopte d'instinct le système phonétique, c'est-à-dire le système populaire. Sans grand souci de l'étymologie, elle simplifie les groupes de consonnes, elle n'écrit que les lettres qui se prononcent; elle adoucit les finales des mots, quand elles sont déjà faibles

elle les, supprime complètement. La lettre *x* n'existe pas dans son alphabet, l'*h* en est pour ainsi dire absent.

La fixation de l'orthographe provençale par Roumanille et Mistral est basée également sur une graphie phonétique, pour tenir compte des modifications que le temps a fait subir à la langue. Rejetant l'orthographe étymologique, lorsqu'elle ne correspond plus à la langue parlée, ils suppriment les lettres inutiles, tout en gardant aux mots leur physionomie complète, car ils écrivent toutes les lettres qui se prononcent, comme elles doivent être prononcées.

Ainsi, la méthode instinctive de la carmélite et celle raisonnée du poète sont les mêmes. Tous deux écrivent l'idiome le plus pur, dans la forme la plus simple.

Ce qui donne encore à la langue thérésienne une saveur toute populaire, ce sont les expressions pittoresques, les tournures imagées et les proverbes dont elle émaille son style. Elle a le sens du *dicho*; elle en enchâsse dans ses phrases, où ils viennent le plus naturellement du monde; et ce ne sont pas toujours des locutions populaires existantes, car en vraie castillane, elle en improvise elle-même.

Mistral, lui aussi, a recherché les idiotismes les plus franchement marqués au coin du terroir, les vieilles expressions en train de disparaître, les tournures familières et hardies qui n'ont pas d'équivalent en français. Ce n'est pas dans les vieux livres provençaux qu'il a fait ses recherches, c'est dans l'usage du peuple (64). Cette richesse éclate dans les *Proses d'almanach*, que J. d'Arbaud a nommées un nouveau *Trésor*.

Dès le début de ce que l'on doit appeler son apostolat, en même temps qu'il travaillait à la doter de chefs-d'œuvre, il se préoccupait de fixer la langue dans son orthographe et son vocabulaire. Dans cette tâche de restauration de la langue provençale il voyait une partie de la mission que Dieu lui avait confiée(65).

La langue de sainte Thérèse a déjà toutes les qualités de la belle période classique, tout en conservant la fraîcheur, l'élégance et la grâce spontanée, qui l'enracinent aux couches profondes de l'âme populaire de Castille. Mais elle n'a jamais écrit que d'occasion et par obéissance. Si son action a beaucoup contribué à purifier et à fixer la langue que Cervantès devait illustrer quelques années plus tard, cette action ne fut de sa part qu'involontaire, alors que pour Mistral c'est la rédemption d'une langue par l'effort voulu et le génie.

(64) Gaston Paris, *Penseurs et poètes*.

(65) E.G. Léonard, *Mistral ami de la science*.

Malgré ces différences, n'est-il pas curieux de voir l'analogie des méthodes que tous deux ont employées, consciemment ou non, pour parvenir à la perfection?

Nous savons, d'autre part, le religieux amour que Mistral avait pour sa langue, dans laquelle il voyait le refuge de cette haute lumière qu'on a appelée le Verbe. Nous savons aussi quelle était sa fierté que la Vierge fût venue sur nos montagnes se manifester à l'innocence, lui parlant doucement en notre langue d'Oc (66).

(66) F. Mistral, *Les Olivades*, A l'Immaculée Conception.



MON SECRET EST A MOI

J'aime beaucoup ces révérends pères bénédictins qui écrivent:

— Comme il ne serait pas raisonnable de chercher un chrétien en la personne de Pétrone, on doit être satisfait si l'on y trouve un honnête païen (67).

On pourrait assurer de même:

— Comme il ne serait pas raisonnable de chercher un saint en la personne de Mistral, on doit être satisfait si l'on y trouve un honnête chrétien. Serait-ce assez dire?

— Avec une nature comme la nôtre, il nous est impossible, selon moi, affirme sainte Thérèse, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne sentons en nous l'assurance de la faveur divine (68).

Or, du premier coup Mistral croit à sa mission, à la Cause, à la vertu de sainte Estelle, il a foi en l'Etoile qui nous domine (69).

*Oubliant la langueur de l'amour
Pour aimer son pays à corps perdu (70),*

Il veut relever sa race et sa langue, et par le moyen de cette langue, faire revivre les idées qu'elle représente, par cette *clef* délivrer son peuple de ses chaînes et lui prêcher e l'amour de tout ce qui est noble et saint (71).

Ensuite, il pourra dire:

*Et Dieu m'ayant aidé à accomplir ma tâche,
Agenouillé dans le sillon, je rends grâce aujourd'hui à Dieu (72).*

Mistral sait bien que, comme l'écrivait sainte Thérèse, tous les hommes ne sont que de petits scions de romarin sec, qui n'offrent aucune sécurité dès qu'on veut s'y appuyer, et qui rompent tout-à-fait sous le poids de la moindre contradiction, de la moindre parole (73).

Il a dit lui-même:

— Le public n'aime pas qu'on l'embête, quand même on lui parlerait du bon Dieu ou du diable (74). Mais, imperturbable, il en parlera librement à toute occasion. Les Spartiates faisaient enivrer les Ilôtes pour faire voir à leurs enfants la laideur de l'ivrognerie. Ainsi, Valère, ceux qui liront tes poésies acerbes, verront de leurs propres yeux ce que devient le pauvre monde dans les cités déchristianisées et éclairées aujourd'hui par l'électricité au lieu de la lumière évangélique de Provence (75).

Plus durement encore, il écrira:

— Nous sommes le seul peuple qui renie ses traditions et qui soit poussé par ses gouvernements dans l'impiété haineuse... Que nous reste-t-il? Plus que le stupide scepticisme... Si un ministre de Charles X ou de M. Duruy lui-même eût dit aux professeurs de l'Université: — Enseignez à vos élèves l'obéissance et la souffrance, quelle indignation dans le monde libéral! C'est pourtant le cri que vient de pousser Jules Simon. Il a raison. Là est le remède.

(67) *Histoire littéraire de la France, tome I.*

(68) Sainte Thérèse, *Vie*, X.

(69) Pierre Dévoluy, *Mistral ou la rédemption d'une langue*.

(70) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, Le Tambour d'Arcole.

(71) F. Mistral, *lettre à Dévoluy*, 1895.

(72) F. Mistral, *Trésor*, Au Midi.

(73) Sainte Thérèse, *3e relation*, 1562.

(74) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1885.

(75) F. Mistral, *préface de La Pauriho* (Valère Bernard) (note I).

Mais qui me décidera à obéir et à souffrir, si je sais que le précepte n'est pas l'œuvre de Dieu? il faut donc avouer que l'on s'est trompé. Il faut revenir à Dieu, car la religion seule peut faire un peuple honnête, modeste et patriote (76).

Le poète n'est pas, cependant, chargé de notre sanctification. Mais profondément croyant, et sachant l'action bénéfique de la langue à cet égard, il fait volontiers d'une pierre deux coups, comme lorsqu'il dit à ceux qui abandonnent cette langue du pays, à propos de *l'Alleluia* chanté jadis à Graveson, le jeudi saint: il est vraiment fâcheux, à tous les points de vue, religieux, poétique, traditionnel et national, que des choses aussi précieuses, l'une après l'autre, s'effacent de la mémoire du peuple, et cela par suite de l'indifférence de ceux qui devraient tout faire pour les conserver vivantes. Ces cantates, oraisons et noëls en langue provençale, ces récits de la Passion, tous en vers provençaux, que les pauvres eux-mêmes disaient de porte en porte, étaient, cela saute aux yeux, un excellent moyen d'enseignement évangélique. Les prêtres, il faut bien le dire, enjolés par l'attrait de la mode, ont laissé perdre tout cela; aussi, dans les masses, même quand elles suivent leur religion, il n'y a jamais eu, comme aujourd'hui, tant d'ignorance des choses évangéliques (77).

Avec quel joyeux enthousiasme, au contraire, écrit-il:

— Saboly est le *troubaire* du pauvre monde, le chantre de la crèche, le chantre de l'âne, du foin, de la litière, du froid, des langes et de la misère, et son bonheur, et son triomphe, est, tout en la relevant, de faire rire la misère.

(76) F. Mistral, *lettre à Paul Meyer*, 1871.

(77) F. Mistral, *Aiòli*, 27 mars 1891 (note 2).

— Aux natures les plus âpres, aux hommes les plus rudes, Saboly fait concevoir et toucher du doigt les mystères les plus profonds de notre sainte religion. Tout en endoctrinant, il a les couleurs si gaies pour peindre la loi chrétienne, une façon si avenante d'expliquer la Rédemption, que ses couplets pénètrent qui les chante d'une joie irrésistible et d'une foi sereine et forte (78).

Voilà ce que Mistral aime: une foi sereine et forte, une religion joyeuse. En cela, il était bien de la famille de la sainte qui écrivait, souriante:

— Elles employaient un temps assez considérable à chanter l'office divin, qu'elles lisaient de leur mieux: car il n'y en avait qu'une parmi elles qui sût bien lire. Leurs bréviaires n'étaient pas uniformes... Il est à croire qu'il leur arrivait souvent de dire un mot pour un autre, mais Dieu acceptait leur intention et leurs pieux efforts (79).

Dans le premier *Armana provençau*, il y a du Maillanais un article intitulé: "Un petit mot sur la Provence", où l'on peut lire:

— En ce temps-là, le bon Dieu vint au monde, et saint Lazare, saint Trophime, sainte Marthe, sainte Madeleine et les saintes Maries, vinrent convertir les Provençaux. En tournant la page, on trouve une lettre de remerciement de Tavan à Mistral, et dans celle-ci ce passage:

— Donc, mon bon ami, maintenant que tu m'as appris à me contenter de ce que Dieu m'envoie, je suis content de mon sort, car celui qui a voulu que je tirasse un mauvais numéro est celui qui châtia Job pour le rendre plus heureux.... celui qui entend les soupirs et récompense les larmes, c'est celui qui aide qui le prie, c'est celui qui est tout... (80)

(78) F. Mistral, *préface aux Noël's de Saboly* (note 3).

(79) Sainte Thérèse, *Fondations*, XXVIII.

(80) Voir note 4.

Le départ pour l'armée n'était qu'un petit malheur à côté de ceux qui, plus tard, allaient fondre sur le pauvre Tavan. Lorsqu'il perdit femme et enfant, sous ce coup trop lourd, il s'abandonna. Et c'est encore son grand ami Mistral qui vint le consoler, le relever, en deux lettres d'affectueuse compassion et de haute piété.

Par ces deux lettres, et par d'autres nombreuses le Maillanais affirme sa foi catholique et sa certitude en une autre vie. Il croit au paradis, le royaume du Christ et de la Vierge Marie, il croit à l'enfer, et aussi au purgatoire, et il sait que la prière fait du bien aux pauvres morts. Écoutons *la Chantepleure* du logis:

— C'est l'âme de ton père, de ta mère, ou peut-être de ton ami, qui, pendant que tu sommeilles, vient te faire sa visite, et, pauvrete, dans sa plainte, te demande bien doucement l'oraison dont elle a besoin (81).

On a écrit sur la maison de Maillane: — Ici, quelle certitude, dans quel rythme souple et fixe d'existence indicible, en accord avec le pays, avec le décor immuable, comme il était fixé à jamais dans l'œuvre impérissable du Poète!

Quel ordre, quelle paix à ce foyer, quelle harmonie, toutes choses en place, sous l'esprit du Maître, autour de qui rayonnaient les incidents du jour, sans plus l'entamer que ne font vents et nuages des Alpilles dressant là-bas, à l'horizon, leurs dentelures inamovibles. La présence de Mistral conférait à sa demeure, à son entourage, un caractère de stabilité ineffable. Par la simplicité rustique, régulière, il atteignait une grandeur, toujours égale; naturellement, il était situé au dessus de tous.

(81) F. Mistral, *Les Iles d'Or*.

Il recevait les visiteurs l'après-midi. Mais le matin, le soir, la nuit? Quel mystère dont s'enveloppe sa personne, dans le secret où a fleuri, s'est épanoui s'achève son génie. Voilà l'escalier qui conduit à sa chambre où pas même je crois, le médecin ou le prêtre n'étaient montés, avant l'heure dernière, Mistral ayant toujours défié la maladie.

C'est par la fréquentation du Maître, d'abord si facile, dans la salle ouverte à tous, que l'on jugeait peu à peu de la profondeur de sa retraite impénétrable. Tout à tous, sans rien livrer d'humanité ordinaire. Son cœur battait au dessus de la foule.

Il y avait en lui de l'inaccessible, une hauteur d'où sa vision ne descendait pas sur la Terre commune. (82).

Sa sérénité lui venait, sans doute, de ses méditations solitaires. Il ne craignait pas la mort, celui qui fait dire à Mireille:

— O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu donc devant les yeux? La mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce? un brouillard qui se dissipe avec les glas de la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit (83).

Il écrivait à un ami en deuil:

— Mourir à quatre-vingt-un ans, dans la foi de ses pères, au milieu des regrets d'une grande famille et de la considération de tous, mourir après l'accomplissement d'une tâche magnifique.... n'est-ce pas le couronnement triomphal d'une noble vie? (84)

Quant à lui, fermement, il attendait l'heure:

— Mon père (devant Dieu soit-il!) étant mort l'année suivante, je quittai avec douleur le mas où j'étais né, par suite du partage qui eut lieu dans ma famille, et je vins, avec ma mère, habiter pour toujours le village de Maillane, où je souhaite, quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir ma tombe, en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, rendu mes vers sereins et reposé mon âme (85).

On ne trouve pas ici, c'est certain, l'ardent sanglot, le cri thérésien:

— Comme elle est triste, mon Dieu, la vie sans Toi! Anxieuse de Te voir, je désire mourir.

*i Cuán triste es, Dios mio,
La Vida sin Ti!
Ansioso de verte
Deseo morir.*

Ce quand le bon Dieu voudra est tout de même une belle prière, puisque c'est la parole de la Vierge à l'Annonciation, c'est le *Fiat voluntas tua* que Notre Seigneur lui-même nous a appris dans le *Pater*.

(82) Jean Ajalbert, *L'en-avant* de F. Mistral.

(83) F. Mistral, *Mireille*, chant XII.

(84) F. Mistral, *lettre* à Gaston Paris, 1881.

(85) F. Mistral, préface des *Iles d'Or*. (Note 5)

Quand on considère les poèmes mistraliens, quelle densité, quelle profusion de richesses, dans cette harmonie! Combien de fois, par exemple, lisant la fin de la romance La Reine Jeanne dans *Les Iles d'Or*, me suis-je demandé pourquoi vers Jeanne et Cléopâtre, pourquoi ces deux noms accouplés? Mais pour le poète n'étaient-ils pas synonymes, puisque le second signifie gloire de la patrie?

De même, bien souvent, emportés par le rythme et la magie du chef-d'œuvre, nous allons, sans nous apercevoir que, avec une entière simplicité et une grande discrétion (dignes l'une et l'autre de servir de leçon et d'exemple aux littérateurs), Mistral a professé sa foi en maint passage de ses poèmes. Que cela plaise ou ne plaise point, il en est ainsi (86).

Il était en cela de l'avis de sainte Thérèse, qui recommandait à ses filles:

— Ne faites point paraître votre dévotion intérieure, à moins qu'il n'y ait grande nécessité: — Mon secret est à moi, disaient saint François et saint Bernard (87).

(86) Pierre Lasserre, *Mistral*.

(87) Sainte Thérèse, XXXVIII.

Le secret, le mystère, c'est d'ailleurs la marque de la poésie mistralienne. Le merveilleux, qui le hante depuis les chansons maternelles, y est enclos. Sous le voile de la nature visible, le surnaturel se cache. A l'exacte peinture de la réalité, au sens apparent déjà si beau, se surajoute un sens profond, le sens divin des choses. Son œuvre en reçoit un caractère religieux, et l'on peut dire, pour reprendre une de ses définitions, que sa poésie est un encens qui monte de son âme vers le soleil de Dieu.



VI

CHANT ALTERNÉ

La sainte a écrit le récit de sa vie par obéissance, et ainsi mis à nu son cœur virginal et sans tache (88) — Mistral aussi a écrit ses *Mémoires*, il en a dit lui-même:

— Ça m'amuse et ça m'occupe. Cette biographie est un vrai roman et presque un poème (89). Il ne faut donc pas y chercher la même exactitude rigoureuse que dans la *Vida*. Mais, puisque le poète n'a dit que ce qu'il a voulu, ce qu'il a choisi acquiert une valeur d'autant plus grande, même dans les détails en apparence les plus insignifiants.

A propos de la chapelle de Notre Dame du Remède, il raconte:

—... et c'est là que les campagnards, aux jours de grandes fêtes, admiraient la voix du petit Frédéric; car j'avais, à cet âge, une jolie voix claire comme une voix de jeune fille, et, à l'Elévation lorsqu'on chantait des motets, c'est moi qui faisais le solo; et je me souviens d'un air où je me distinguais, paraît-il, et où se trouvaient ces mots:

*O mystère incompréhensible!
Grand Dieu, vous n'êtes pas aimé! (90)*

(88) *Oraison pour la fête de la transverbération.*

(89) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1889.

(90) F. Mistral, *mémoires*, V.

Quel est donc ce mystère? D'où vient, Seigneur que lâches en tout le reste, nous n'avons de hardiesse que contre vous? Où pouvez-vous aller où l'on ne vous tourmente? De toutes parts, mon tendre Maître, l'on vous fait des blessures mortelles. O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci?

jusqu'à quand votre dureté luttera-t-elle contre la tendresse de ce très doux Jésus? Eh quoi! pensons-nous donc que notre malice doive toujours prévaloir contre lui? Non, non, la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge doit venir pour prononcer la terrible sentence (91).

— Vous autres qui, dans la voie étroite, avez toujours suivi ma loi, asseyez-vous, dit-il, à ma droite vous êtes pour toujours mes fils d'élite.

— Vous autres qui avez pris la vallée tortueuse, je vous vomis, moi, de mon sein: à pleine porte, dans l'abîme, maudits de Dieu, allez-vous-en! (92)

(91) Sainte Thérèse, *Exclamations*.

(92) F. Mistral, *Les Iles d'Or*, Le Jugement dernier.

Ce n'est pas chose extraordinaire de pouvoir ainsi intercaler des exclamations de la sainte entre deux citations du poète, leurs dires montrent si souvent une parenté frappante.

Écoutons-les:

— *Que Dieu nous aide, et il le fera, j'en suis sûre, mais il veut que nous nous aidions nous-mêmes.* (Lettre au P. Gratien, 1578).

— *Et lorsqu'au Rhône un noyé se débat, tout le monde lui crie:*

— *Au grand saint Nicolas recommande-toi bien, mais nage ferme.*

(Poème du Rhône, chant I).

— *Dieu ne veut pas que nous soyons honoré des bonnes grâces des grands seigneurs, et ne nous veut associer qu'avec les pauvres, comme étaient les Apôtres.* (Lettre au P. Gratien, 1579).

— *Nous avons fait route avec les pauvres, c'est avec eux qu'il faut rester. C'est eux, du reste, qui ont l'avenir à coup sûr.* (Lettre à Mariéton, 1893).

— *N'écoutez jamais dire du mal de personne, et n'en dites jamais, si ce n'est de vous-même.* (Avis XXII).

— *S'il était né et avait vécu dans les conditions qui sont les miennes, il aurait peut-être chanté la Provence en provençal, et avec la simple foi du charbonnier de Maillane. Je m'en tiens donc, en matière de critique, vis-à-vis de mes confrères, à la sentence évangélique: Nolite judicare ut non judicemini.* (Univers, 29 mars 1914).

— *J'éprouve quelquefois une grande peine d'avoir à traiter avec le prochain, et je m'en afflige au point de répandre beaucoup de larmes. Cela vient de cette soif que j'ai d'être seule, lors même que je ne prie ni ne lis, je trouve je ne sais quel charme dans la solitude.* (Relation à S. Pierre d'Alcantara, 1560).

— *Tu t'amuses, tu te payes toutes sortes de soirées, et pourtant tu souffres, pauvre enfant! Que veux-tu? C'est par la privation que se nourrit l'idéal poétique... Il faut avoir la force de s'isoler si l'on veut produire.* (Lettre à Mariéton, 1885).

Belles paroles de sagesse humaine. Voici maintenant la quête du divin.

— *Ce qui nous aidera puissamment, ce sera de tenir bien haut nos pensées.* (Chemin, IV).

— *Que ta vue là-haut s'attache!*
(Mireille, chant X).

— *Une société si sainte déracina bientôt les habitudes contractées dans une société profane; elle fit naître en moi la pensée et le désir des chose éternelles.*
(Vie, III).

— *Je me sens planer de plus en plus dans le détachement du qu'en dira-t-on et dans la sérénité des idées éternelles.* (Lettre à Mariéton, 1889).

— *Nous avons beaucoup à profiter dans la contemplation des ouvrages de Dieu il suffit de les connaître pour en devenir ravi d'admiration. Je crois que dans la moindre créature, quand ce ne serait qu'une petite fourmi, il y a plus de merveilles que l'esprit humain n'en peut comprendre.* (Château, IV, 2).

— *Il me semble que sentant de plus en plus l'infinie beauté de la nature, c'est-à-dire l'épopée de Dieu, je deviens de plus en plus contemplateur. Le monde factice, le siècle, comme dit l'Imitation de Jésus-Christ, est si mauvais, si corrompu, si fourbe et si stupide, que le silence qui m'entoure est un vrai paradis.* (Lettre à A. Dumas, 1860).

Déjà les fleurs de l'âme s'épanouissent. Voici la soumission au Tout-Puissant:

— *Vous le savez, mon Dieu, au milieu de toutes mes misères, je n'ai jamais cessé de reconnaître votre souveraine puissance et votre infinie miséricorde. En cela, du moins, je ne vous ai point offensé. Seigneur, daignez m'en tenir compte.* (Exclamations).

— *... Les larmes débondèrent des yeux de maître Eloi; il reconnut qu'il avait un maître au dessus de lui, pauvre homme! et au dessus de tout, et il quitta son tablier et laissa sa boutique, et il partit de là pour aller dans le monde annoncer la parole de notre Seigneur Jésus.* (Mémoires, XV).

Voici la confiance en Dieu:

— *Laissez faire le Maître de la maison, il est souverainement sage, il est tout puissant, il sait ce qui vous convient et ce qui lui convient à lui-même.* (Chemin, XVIII).

— *De plus en plus je suis mangé, obsédé par les inconvénients de ce qu'ils appellent la gloire... Enfin, louons Dieu qui arrange tout pour une fin harmonique.* (Lettre à Mariéton, 1896).

— *Ne vous inquiétez de rien. Pour moi, quand les choses semblent aller mieux, je suis d'ordinaire plus mécontente que maintenant. Notre Seigneur, vous le savez, veut toujours que nous voyions que c'est lui qui fait ce qui nous convient. Afin de nous le faire mieux entendre et montrer que c'est son œuvre, il a coutume de permettre mille contradictions. Et c'est alors que tout réussit pour le mieux.* (Lettre au P. Mariano, 1577).

— *Aujourd'hui que nous sommes... une armée entière empressés à l'œuvre sainte, qu'y a-t-il d'étonnant que... les mécréants, en voyant notre essaim étinceler au soleil, nous jettent de la poussière pour nous effrayer et couper notre essor? Messieurs, la poussière tombe, et l'essaim s'envole là où le souffle de Dieu veut le porter.* (Sainte Estelle 1879 — note 6).

Voici la foi:

— *La foi que j'ai à l'infailible accomplissement des paroles de Jésus-Christ est si vive que je ne puis croire qu'il abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement.* (Relation, 1560).

— *La cigale qui sort des profondeurs du sol avant que d'en percer la croûte, s'inquiète-elle de la façon dont elle existera au pays de lumière? — Prends ton lit et marche, disait le Christ au paralytique. Et celui-ci marchait, parce qu'il avait la foi.* (Aïdli, 17 juin 1895).

Voici le Diable:

— *Pourquoi n'aurais-je pas la force de combattre contre tout l'enfer? Je prenais en main une croix, et Dieu m'armait d'un tel courage que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous les démons réunis... Par un pur don du souverain Maître, j'ai gardé sur eux un tel empire que je n'en fais pas plus de cas que de mouches.* (Vie, XXV).

— *Maître Mouche, là où il croit faire gogaille, est souvent obligé de croquer le marmot. Ne le manquez pas, voilà tout: c'est en vain qu'il tempête et qu'il porte la pierre, un coup de croix le met en fuite et la tour du bon Dieu s'exhausse avec la pierre du Méchant.* (Nerte, épilogue).

Et voici la simplicité du cœur:

— *Nous serions trop heureux s'il nous était donné de nous rendre semblables à ces petits ânes qui tournent la noria, les yeux bandés et sans comprendre ce qu'ils font; ils tirent plus d'eau que le jardinier avec tous ses efforts.* (Vie, XXII).

— *Je sais que les anges n'ignorent pas que la simplicité d'un petit berger bien humble, et qui en dirait davantage s'il en savait davantage, est plus agréable au divin Roi que la sublimité et l'élégance du langage des plus fameux savants, lorsque l'humilité leur manque.* (Chemin, XXIII).

— ... *Et que dis-tu, le matin, rit le prêtre, que dis-tu quand tu te lèves, puisque tu ne sais pas ton Pater?*

Et le pâtre répondit:

— *Le matin, j'attends que le soleil se lève; puis, dès que je l'aperçois je dis:*

— — *O beau soleil, ô saint soleil quelle joie tu me fais! Je vais te faire trois sauts!
Et je fais trois sauts sur la montagne.*

— *Allons! dit le curé, cet homme à coup sûr doit être idiot.*

Le soleil, à ce moment, jetait par la fenêtre, au travers de l'église, un long rayon de lumière qui semblait une perche. Et le prêtre dit au pâtre pour prouver qu'il était idiot:

— *Va poser ton manteau sur cette perche.*

Et le pâtre simple, prend son manteau, qu'il avait sur l'épaule, et le jette sur le rayon.

Le manteau resta suspendu et le prêtre tomba aux genoux du saint pâtre en disant:

— *Pardonnez-moi et bénissez-moi, car vous êtes, vous, un grand saint, et moi un pécheur!* (Armana 1884) (note 7)

Voici la soumission aveugle aux dogmes:

— *Ce que je sais c'est que cette œuvre admirable de l'Incarnation du Verbe est l'œuvre de trois Personnes divines. Du reste, je ne m'occupe guère à penser comment ce mystère s'est accompli de la sorte, parce que mon esprit est bientôt saisi par cette vérité que Dieu est tout puissant, que dès qu'il l'a voulu, il l'a pu et qu'il pourra toujours tout ce qu'il voudra. Et moins je comprends ce mystère plus je le crois fermement, et plus il augmentera mon amour pour Dieu.* (Lettre à un confesseur, 1562).

Le prêtre tient l'hostie à la main et nous dit:

Adorez! Nous adorons. Cela doit être.

Dieu est tout beau, tout grand et maître souverain; nous, mortels, nous enfants de la terre, hors de ses dons nous ne sommes que chétifs et misérables. (Calendal, chant IV).

Voici le néant de toutes choses:

— *Tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît qu'une illusion et un songe, tandis que j'appelle de mes vœux ardents ce qui a frappé les yeux de mon âme, et, comme je m'en vois encore loin, je puis dire que je me sens mourir.* (Vie, XXXVIII).

— *La vie, qu'est-elle? sinon un songe, une apparence au loin, une illusion sur l'eau glissante, qui devant nos yeux, s'enfuyant toujours, comme un jeu de miroirs, nous éblouit, nous attire au leurre et nous sert d'appât.* (Poème du Rhône, chant VIII).

— *O mort, ô mort, qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie!* (Exclamations).

— *Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: la mort c'est la vie!* (Mireille, chant X).

Voici la prière:

— *Celui qui souffre prie quand il offre à Dieu sa souffrance, et souvent il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule et qui croit avoir bien fait oraison quand il a versé quelques larmes avec effort.* (Lettre au P. Gratien).

— *Qui sera désireux de boire à une source intarissable, incorruptible, en souffrant qu'il se l'achète!* (Mireille, chant X).

— *Ne lit-on que lever les yeux au ciel avec un souvenir du cœur pour Notre Seigneur, il n'y a pas craindre qu'il laisse cette action sans récompense.* (Chemin, XXIV).

— *Un élan de repentir vaut une longue pénitence. Allons, courage! seulement un regard vers le ciel!* (Nerte, chant VII).

— *Puisqu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à Celui qui n'a pas refusé de répandre son sang et de donner sa vie pour nous?* (Exclamations).

— *O vous qui êtes mort de mort infâme pour éteindre dans votre sang les flammes éternelles, ô Jésus-Christ grand sauveur des pécheurs, ayez pitié de l'innocente qu'on a livrée sans qu'elle consentît!* (Nerte, chant VI).

— *Quand ma mère mourut, dans ma douleur je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame, et, me jetant au pied de son image, je la conjurai avec beaucoup de larmes de me servir de mère désormais. Ce cri d'un cœur simple et naïf fut entendu: j'avais une mère dans la Reine du ciel.* (Vie, I).

— *Je suis venu dans ta chapelle m'agenouiller sur les dalles, et dans mon pauvre cœur d'homme s'est amassée une crainte, et une averse de larmes me gonflait en même temps. Dans l'espace qu'il me reste à parcourir, conduis-moi comme la mère conduit son petit enfant.* (Les Iles d'Or).

Voici enfin la sainte communion et le ravissement de l'âme en Dieu:

— *Je me sens toujours passablement soulagée de mes infirmités corporelles lorsque je communie.* (A St-Pierre d'Alcantara, 1560).

— *Vint le prêtre avec le pain angélique rafraîchir son palais qui brûle.* (Mireille, chant XII).

— *Y a-t-il rien de si digne d'admiration que de voir Celui qui remplirait de sa grandeur mille mondes, et des mondes beaucoup plus nombreux encore, se renfermer dans une aussi petite demeure qu'est notre âme!* (Chemin, XXIX).

— *Si tu veux, mignonne, gagner toutes les grâces de Dieu, dans ton voile de communicante reste enveloppée toujours: tu règues sur les étoiles, maintenant que ton Seigneur est tien.* (Armana 1903) (note 87).

— *De même que les nuées attirent les vapeurs de la terre, Dieu attire à lui notre âme; il la ravit tout entière hors d'elle-même, et sur les nuées de sa gloire il l'enlève jusqu'au*

ciel, où il commence à lui dévoiler les merveilles du royaume qui lui est préparé. (Vie, XX).

— Et dans l'extase qui l'emporte, haletante, morte à demi, Mireille, à genoux, était là sur les dalles, les bras en l'air, la tête en arrière, et dans les portes de saint Pierre ses yeux fixés paraissaient voir l'autre monde, à travers le voile de chair. (Mireille, chant X).

On pourrait prolonger ce beau chant alterné. Et si quelqu'un s'étonnait d'entendre le poète répondre ainsi magnifiquement à la sainte, je lui dirais avec Baroncelli (93):

— Au regard de la doctrine catholique, vous êtes-vous avisé que Mistral, comme Dante, navigue sans cesse dans la théologie pure?

(93) F. de Baroncelli, *Nerte*, Le Feu (10e année, n° 10).



VII

— BEAU DIEU, DIEU AML..

— On n'ajoute rien à l'œuvre d'un poète, que la force qui nous vient d'elle. De Mistral à nous, cette force est la résistance de la vie et de l'esprit à tout ce qui les menace. Dans le monde qui nous est donné au milieu des événements qui nous pressent et contre eux, elle peut maintenir, véridique, l'alliance de l'homme et de la terre (94).

Quels sont ces événements qui nous pressent et contre lesquels il faut lutter? Relisons *L'Archétype*. Trois adjectifs en forment le deuxième vers; ils ne sont pas de même sorte. L'un indique la nature du déluge dont parle le premier vers, les deux autres marquent la puissance et l'étendue du fléau. Si, en effet, nous supprimions rageur, universel, ce déluge resterait anti-chrétien, donc bien défini. Par contre, supprimons ce premier adjectif et dites-moi quelle est la nature de ce déluge rageur, universel?

Même si le qualificatif anti-chrétien n'existait pas, il suffirait, d'ailleurs, pour connaître le genre de calamité que redoute le poète, de lire aux troisième et quatrième strophes: illusions que broie le doute, négations accroupies au néant, avortons des races qui, du zénith, veulent renverser Dieu, lourds oiseaux de proie, pourriture de ce monde mauvais. On croirait entendre le troubadour du château du Diable chanter: une humanité future maîtrisant à son gré le monde naturel, et, devant l'homme souverain, Dieu pas à pas se retirant (95).

La qualité de rageur convient par excellence au ricanement de Satan, qui n'a jamais cessé sa lutte sournoise. S'il prépare la grande offensive, le déluge universel, dont parle le poète, c'est, sans doute, que nous approchons de la fin des temps. Heureux alors celui qui, comme Mistral, pourra dire:

— Nous sommes avec Dieu (96).

(94) André Chamson, N.R.F. 1er mai 1930

(95) F. Mistral, *Nerte*, chant VII.

(96) F. Mistral, *Nerte et le Poème du Rhône*.

Devant ce sombre avenir, le Maillanais lève les yeux pour revoir, dans l'infini du ciel, sa patrie aux époques de splendeur: coupe de Gyptis, labarum de Constantin, poésie des Troubadours et les sept papes d'Avignon. Puis, après l'apogée triomphal, sur la mer de l'histoire, c'est la chute. Les temps sont révolus.

*Mais, comme une île entre les vagues,
apparaissait le pur profil
de la Provence, comme une île fortunée (97).*

Et voici que de cette Provence telle que la nature et l'histoire nous l'ont faite (98), mirage de gloire et de victoire dans la transition ténébreuse des siècles, le poète a sauvé la merveilleuse image resplendissant en dehors et au dessus de la réalité (99), non pas comme un miroir reflète une vision fugitive, non pas comme les cendres gardent la forme des choses mortes, mais comme une île délimitée et précise émergeant de la mer mouvante, et vraiment la figure, l'âme même de sa Provence belle. Car, en récompense de sa foi qui demeure indomptée, par le miracle de sainte Estelle, avec Mireille cette Provence idéale a refléuri plus en fleur que jamais, dans le ciel.

— Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle, écrit Valéry, j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les proportions particulières (99).

Ainsi, dans l'harmonie sereine de l'œuvre de Mistral, apparaît, pur symbole, l'objet de son seul amour.

Tel est le chant du poète, au seuil de ses soixante-dix-sept ans. On a voulu, parfois, y voir la mélancolie d'un vieillard, reconnaissant que tout est périssable, même l'œuvre du génie. Il y a cela, peut-être, mais aussi autre chose, car pour le Maillanais il y a toujours du jour derrière la montagne (100). Alors que, dans tout le cours du poème, il a parlé à la première personne, au dernier vers, soudain, apparaît un pluriel, comme un acte de foi, un cri d'espérance, un appel lancé à ceux qui naissent par celui qui va mourir:

Nous laisso vèire un eslùci dóu Bèu.

Ce *nous* mis ainsi par le Maître, à la fin de son testament spirituel, rappelle en sa brièveté généreuse la parole du père de Calendal:

— En toi aussi, mon fils, peut se revoir la gloire de ton devancier (101).

(97) F. Mistral. *Calendal*, chant IV.

(98) F. Mistral, *Sainte Estelle* 1880.

(99) Paul Valéry, *Eupalinos ou l'architecte*.

(100) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1911.

(101) F. Mistral, *Calendal*, chant IV.

Qu'importe maintenant le déluge qui monte et menace de tout submerger!

Au front de la Tour-Magne
Le saint signal est fait (102).

— Ce qui s'est vu peut se revoir (103) et les temps de splendeur revenir. Aujourd'hui encore ce n'est qu'un rêve, un beau rêve estompé d'or. Mais sainte Estelle a permis l'institution miraculeuse du Félibrige un beau matin de mai, et depuis lors l'idée reste, source d'énergie et d'espoir, âme éternellement renaissante, de la patrie âme pieuse (104), beauté tirant sa force et son rythme de sa divine origine, flamme inextinguible du flambeau qui *nous* est transmis par le Maître du Secret:

— Vous autres, les jeunes gens... (102)

Son âme profonde et poétique a lancé un cri puissant et pieux vers l'éternelle Beauté, vers le Créateur de toutes choses, d'où émane la force des vertus et des énergies (105).

En effet, par son exergue, *l'Archétype* nous reportait déjà au mystique dialogue *Dans l'autre monde*; il nous y ramène aussi par sa fin, écho de l'autre conclusion, dans laquelle le troubadour disait:

— Vers la Lumière ouvre ton esprit: de toute chose belle se retrouve en Dieu le parangon encore plus beau (106).

Voilà pourquoi Mistral pouvait écrire:

— Puisse Dieu te récompenser de tout ce que tu as fait pour sa glorification. Car enfin ce rêve de Provence idéale que nous poursuivons, n'est-ce pas Dieu lui-même que nous cherchons à dégager des brumes qui l'enveloppent? (107)

(102) F. Mistral, *Olivades*, Cinquantenaire du Félibrige.

(103) F. Mistral, *Olivades*, Hymne pour la Grèce.

(104) F. Mistral, *Mireille*, chant I.

(105) Mme F. Mistral, *Almanach de Provence*, 1937.

(106) F. Mistral, *Aiòli*, 7 novembre 1892.

(107) F. Mistral, *lettre à Mariéton*, 1894.

On a cru déceler dans cette phrase comme un relent d'hérésie, car le Dieu des catholiques est, tout pur esprit qu'il soit, soigneusement défini (108). Cependant, écoutons sainte Thérèse:

— Ces mots *ombre de la Divinité* sont une expression très juste, car ici-bas nous ne pouvons voir Dieu clairement, un nuage nous sépare de lui, jusqu'au moment où ce Soleil resplendissant envoie à l'âme, par la voie de l'amour, une lumière qui nous avertit qu'il est tout près de nous (109).

Le poète a toujours cru à Celui qu'on ne voit pas, l'Amour suprême, le bon Dieu (110). Et son chant, d'un souffle pur, nous emporte vers le ciel. Pour les simples de cœur et les grands de vertu, la Mort est une main qui sauve, qui tire l'esprit du fourreau étouffant, et, une fois libre, l'esprit voit resplendir la force éternelle de la vérité, se baigne dans l'irradiation du principe qui gouverne, pénètre le profond mystère, étreint la divine beauté. Voilà, dit-il, la béatitude vers laquelle nous devons aspirer (111).

Ce n'est certes pas par hasard que Mistral avait une prédilection pour le chiffre 7. Ce nombre, qui était pour Pythagore le nombre d'Athéna et que saint Augustin appelait le nombre de la loi de grâce, est formé de 4 et de 3, 4 est la terre, 3 est le symbole de la Trinité. 7 a donc le sens de l'union du terrestre et du divin, de Dieu et du monde, et sans doute ainsi le comprenait le poète, car c'est la marque de toute son œuvre. 7 est aussi le

symbole de l'union mystique de Dieu et de l'âme dans l'oraison: en ce sens il s'applique à sainte Thérèse, qui l'a choisi, d'ailleurs, pour les demeures de son Château.

(108) Sully -André Peyre, *Marsyas*, mai 1949.

(109) Sainte Thérèse, *Cantique*, V.

(110) F. Mistral, *Armana* 1858, Fortunat Aubert.

(111) F. Mistral, *Calendal*, chant I.

On voit ici la différence entre la sainte et le poète.

Venus tous deux pour lutter en ce monde contre les événements qui nous pressent, l'une prend comme but et comme base de son action l'union directe de l'âme et de la Divinité, tandis que l'autre procède, si l'on peut dire, en deux temps: l'alliance de l'homme et de la terre, et celle de la terre et de Dieu.

Mistral est bien en cela le fils du patriarche qui, au moment de fermer les yeux, remerciait le Ciel d'envoyer une pluie propice aux semailles. Ainsi a-t-il chanté les mêmes objets que chantent les autres poètes et les meilleurs. Mais lui ne songe plus à lui: ces choses, ces êtres, ces sentiments il les dispose selon la double hiérarchie de la terre et du ciel (112). Et cette union du terrestre et du divin, il l'a scellée pour toujours dans la pierre de son tombeau:

— Pas à nous, Seigneur, pas à nous, mais à ton nom et à notre Provence, donne la gloire!

Mais ce château allégorique, dans lequel le Maître a confiné sa foi qui demeure indomptée et d'où sa méditation s'élève jusqu'à la Beauté suprême, *la font proumiero de la bèuta*, le beau Dieu qu'il invoquait déjà dans *Mireille*, ce château, qui est son âme, ne nous fait-il pas songer irrésistiblement au *Château intérieur*, dans la septième demeure duquel Dieu habite?

De sainte Thérèse aussi on a pu écrire:

— Personne n'a été plus assuré que la beauté est un reflet de Dieu, en tous cas un moyen pour s'élever à Dieu (113). Elle a chanté:

— Oh! Beauté qui surpasses toutes les beautés!

(112) Gabriel Boissy, *Le secret de Mistral*.

(113) Louis Bertrand, *Sainte Thérèse*.

; *Oh Hermosura que ecedéis*
A todas las hermosuras!

Et dans ses conseils à ses religieuses pour l'oraison, elle disait:

— Je ne vous demande pas de penser continuellement à ce divin Seigneur, de former plusieurs raisonnements et d'appliquer votre esprit à de grandes et subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder, car si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins un peu de temps les yeux de votre esprit attachés sur cet adorable Epoux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder la beauté la plus accomplie qui se puisse concevoir? (114)

Mistral, lui, ne connut pas cette crainte. Et lorsque, dans le silence et la lumière du château de son âme, il eut dégagé l'idée essentielle, l'idée mystique et souverainement

belle de sa patrie, il voulut encore nous dire, en une leçon dernière, que cela n'était rien qu'un éclair de la beauté de Dieu.

On a écrit pourtant:

— Nous croyons que cette âme nationale à qui Mistral demande de s'incarner dans ses vers (invocation de *Calendal*), ne fait, par une sorte de coexistence mystique, qu'une même et seule personne avec ce *Dieu de la Patrie* que Mistral appelait au premier chant de *Mireille*:

*Toi, Seigneur Dieu de ma patrie
Qui naquís parmi les pâtres...*

soit que la Provence s'incarne en lui, soit que lui-même s'incarne en elle... (115)

Or, quelqu'un qui l'a bien connu a dit:

— Mistral célébrait Dieu en chantant la Provence que le Très-Haut a faite si belle, comme saint François d'Assise le célébrait dans le feu, le vent, l'eau et la touffe d'herbe (116).

Le Maître lui-même écrivait au peintre Burnand, qui illustra *Mireille*:

— Dans mon invocation, j'avais, d'une voix jeune et sincère, mis mon poème patriarcal aux pieds du Dieu des bergers, aux pieds du christ, et une protection merveilleuse a accompagné mon humble poème (117). Et il terminait cette lettre en disant, comme les anges à Bethléem: *Gloria in excelsis Deo!*

Par ailleurs, on a justement noté l'inspiration platonicienne de *l'Archétype*. La poésie de l'Idée pure, principe immuable en dehors et au dessus du monde sensible, avait exercé déjà un charme considérable au XVI^e siècle. Cette élévation, du *Banquet*, des beautés particulières jusqu'à la Beauté créée, éternelle, impérissable, la *summa belleza*, la *summa hermosura*, avait été chantée à l'envi par poètes, philosophes et mystiques.

— Par le jour le plus clair, je ne vois rien, sinon l'image de ce rayon céleste, dont un éclair reste dans mes yeux: duquel rayon apercevant très nettement l'idée, à travers la contemplation de mon âme, je me soutiens de sa lumière et j'en nourris mon cœur affamé d'amour (118).

Pour Mistral, toutefois, comme pour sainte Thérèse, cette Beauté suprême n'est pas une simple déduction de l'esprit, elle existe réellement: c'est la Trinité divine, dont la deuxième Personne s'est incarnée pour nous dans le sein de la Vierge Marie. Aussi, les *Olivades*, qui s'ouvrent sur *l'Archétype*, se closent sur l'hymne à *l'Immaculée Conception*, et c'est l'œuvre tout entière que le Maillanais vient offrir à l'autel du bon Dieu.

Si dans ses élévations la sainte castillane atteint spontanément un lyrisme sublime, le chant du poète provençal est souvent une prière.

(114) Sainte Thérèse, *Chemin*, XXVII.

(115) Barthélémy Taladoire, *L'hébraïsme de Mistral*, Fe, n° 169.

(116) Marius jouveau, *Mistral pouèto crestian*, Fe n° 4.

(117) F. Mistral, *lettre à Eugène Burnand*, 1883.

(118) Edmund Spenser, *Amoretti*, *Sonnet LXXXVII* (Note 9).

L'une est sans doute plus près du ciel, l'autre de la terre: à ce point ils se rejoignent encore, *sicut in caelo et in terra*.

Mais il n'est pas donné à tout le monde de suivre le *Camino de Perfección*. Qui a soif de beauté, de pureté et d'espérance, peut toujours prendre le chemin de sainte Estelle, qui mène à la Crèche, et redire avec le Maître de Maillane la prière habituelle: *O notre père!* Ainsi font les nichées, à leur réveil, aux premiers rais du jour (119). Car qui peut empêcher l'oiseau de la lande de chanter dans l'azur la gloire du bon Dieu? (120)

(119) F. Mistral, *Poème du Rhône*, chant IX.

(120) F. Mistral, *préface aux Noël du P. Xavier* (Note 10).

19 février 1956.



NOTES

J'ai, pour cette étude, employé le français, ne me reconnaissant pas le droit de traduire en provençal les écrits d'une sainte.

D'autre part, pour beaucoup de lettres de Mistral, je ne connaissais que le texte français.

Les citations de sainte Thérèse sont tirées de la traduction de ses œuvres par le P. Marcel Bouix, S. J. (Victor Lecoffre, Paris).

Les lettres de Mistral sont tirées des ouvrages suivants:

à P. Mariéton. *Critobule* (E. Vial): *Paul Mariéton d'après sa correspondance*.

à P. Meyer. E.-G. Léonard: *Mistral ami de la science et des savants*.

à Gaston Paris.

à P. Dévoluy. P. Dévoluy: *Mistral ou la rédemption d'une langue*.

à E. Burnand. E. Ripert: *Mireille mes amours*.

à A. Dumas.

Je crois bien faire en donnant ci-après le texte original de quelques citations.

1. — Fasièn, lis Esparciato, empega lis Iloto, pèr faire vèire à sis enfant lou cativié dis ibrougnasso. Aquéli que legiran ti pouèsio aspro, es ansin, o Valèri, que veiran à bèus iue vesènt ço que devèn lou paure mounde dins li cièuta descrestianado e escleirado vuei pèr l'eleitricita au liò de la lumiero evangelico de Prouvènço.

F. Mistral, prefàci de *La Pauriho* de V. Bernard.

2. — Es fachous veramen, en tóuti li poun de visto, religious, pouëti, tradiciounau e naciounau, que de precióusi causo ansin, uno après l'autro, s'esvaligon de la remembranço dóu pople, e acò pèr l'indiferènci d'aquéli que devrien tout faire pèr li counserva vivènto. Aquéli cantadis, ouresoun e nouvè en lengo prouvençalo, aquéli recit de la Passioun, tóuti en vers prouvençau, que li paure éli-meme disien de porto en porto, èro, acò sauto is iue, un eicelènt mejan d'ensignamen evangeli. Li sacerdot, fau bèn lou dire, enjoulia, éli peréu, pèr l'enmascage de la modo, an leissa perdre tout acò; e peréu, dins li masso, meme quand fan sa religioun, jamai i'avié agu, coume i'a vuei, tant d'ignourènço en fa di causo evangelico.

F. Mistral, Alleluia, Aiòli, 27 de Mars de 1891.

3. — I naturo li plus aspro, is ome li mai rufe, Saboly fai councebre e touca 'mé lou det li plus founs mistèri de nosto santo religioun. Tout en endóutrinant, a de coulour tant gaio pèr pinta la lèi crestiano, un biais tant avenènt pèr esplica la Redemcioun, que si coublet penètron quau li canto d'irresistiblo joio e d'uno fe sereno e forto.

Saboly es lou troubaire dóu paure mounde, lou cantaire de la grùpi, lou cantaire de l'ase, dóu fen, de la jasso, de la fre, dóu pedas, e de la misèri; e soun bonur e soun triounfle es, tout en la relevant, de faire rire la misèri...

Jamai res a pinta coume acò leu caratère viéu, galoi, brounzant, di Prouvençau; e veritablamen, se noste Segne, au liò de naisse à Betelèn, nasquèsse i Baus, impossible que la sceno fuguèsse estado diferènto. Aurié tort, eici, quau que fugue, de prene mi paraulo en vitupèri. S'un pintre illustre de Veniso a, dins soun tablèu di noço de Cana, vesti en Venician li counvida, degun pamens regarde acò coume une deco.

Li Nouvè de Micoulau Saboly. Charradisso pèr Frederi Mistral, 15 de Janvié de 1857.

4. — Adounc, moun bon ami, aro que m'as assoula, aro que m'as après à me countenta de ço que lou bon Diéu me mando, adounc siéu countènt de moun sort, car aquéu qu'a vougu que tirèsse marrit es aquéu que castiguè Jo pèr lou rèndre enca mai urous... es aquéu qu'entènd li souspir e que recoumpènso li lagremo, es aquéu qu'ajudo quau lou prègo, es aquéu qu'es tout...

A Tavan, A moun ami F. Mistral, Armana Prouvençau de 1855.

5. — Moun paire, davans Diéu fugue, estènt mort l'an venènt, quitère adoulenti lou mas monte ère na, en seguido dóu partage qu'aguè liò dins ma famiho, e venguère, emé ma maire, abita pèr toujours lou vilage de Maiano, ounte souvète iéu, quand lou bon Diéu voudra, de mourir e de jaire, en fàci d'aquéli colo qu'au regala ma visto, asserena mi vers e repausa moun amo.

F. Mistral, prefàci dis Isclo d'Or.

6. — Vuei que sian (...) uno armado entiero atravalido à l'obro santo, de que i'a d'estouant que (...) li mescrestènt, en vesènt noste eissame belugueja dins lou soulèu, nous bandigon de pússo pèr nous espavourdi e nous coupa lou vanc? Messiés, la pússo toumbo, e l'eissame s'envolo monte lou vòu pourta l'alèn de Diéu.

F. Mistral, Santo Estello de 1879, Armana de 1880.

7. — E dequé dises, lou matin, lou prèire ié faguè, dequé dises, quand te lèves, d'abord que sables pas toun *pater*?

E lou pastre respoundeguè:

— Lou matin, iéu espère que lou soulèu se lève; em' acò, tre que pouncejo, dise:

*O bèu soulèu, o sant soulèu, que me las gau!
Te vau faire tres saut.*

E fau tres saut sus la mountagno.

— An! diguè lou capelan, segur aquel ome dèu èstre nèsci.

Lou soulèu, d'aquéu moumen, jitavo pèr la fenèstro, au travès de la glèiso, un long rai que semblavo uno barro.

E lou prèire diguè au pastre, pèr prouva s'èro nèsci:

— Vai pausa toun mantèu sus aquelo barro.

E lou pastre simplas arrapo soun mantèu qu'avié dessus l'espalo, e lou trais sus lou raïoun.

Lou mantèu restè penja.

E lou prèire toumbè i geinouï dóu sant pastre, en disènt:

— Perdounas-me, e benesissès-me, que vous sias un santas e iéu un pecadou.

F. Mistral, Lou sant pastre, *Armana* de 1884. (A comparer avec *Mireille*, chant III).

8. — Pèr Damisello Luciano lefèvre quand faguè soun bon-jour:

Se vos, mignoto, èstre gagnanto
De tóuti li gràci de Diéu,
Dins toun velet de coumuniato
Rèsto amagado ivèr-estiéu:
Sus lis estello siés regnanto
Aro que toun Segnour es tiéu.

F. Mistral, 22-5-1902, *Armana* de 1903.

9. — Ne ought I see, though in the clearest day,
 But th' onely image of that heaventy ray,
 Where of some glance doth in mine eie remayne:
 Of which beholding the Idaeia playne,
 Through contemplation of my purest part,
 With light there of I doe my selfe sustayne,
 And there on feed my love-affamisht hart.

Edmund Spenser, *Amoretti*, sonnet LXXXVII.

10.— Mai quau pòu empacha l'aucèu de l'erme de canta dins l'azur la glòri dóu bon Diéu?

F. Mistral, prefàci de *Ma garbeto de Nouvè*, dóu Paire Savié de Fourviero.

© CIEL d'Oc – Abriéu 2010